

Ancien. M. L. 839; *auulus*, 837, et *\*auula*, 836 a?; *\*auiolus*, 830; B. W. *aeul*.

Dérivés et composés : *auia* (et *aua*, Ven. Fortun., M. L. 823 et 813) : grand-mère (sur lequel a été fait sporadiquement *auius*, comme *aua* sur *auus*) ; *auitus* (dont la dérivation est obscure ; cf. *maritus*, *patrīus*) : de grand-père, M. L. 834; *auāicus* adj., et subst. « oncle » : M. L. 825; *pro*, *ab*, *at*, *trū-auus* : aulé, bisœuf, etc. ; cf. Dig. 38, 10, 10, 16 : *auatus* est *abauu* et *abauiae pater*... *huius appellatio personas complectitur sedecim appellatione facta per mares...*, *pater*, *auus*, *proauus*, *abauus*, *atauus*; Isid., Or. 9, 6, 23 : *patris mei abauus mihi atauus est*, *ego illi trinepos*. P. F. 13, 1, qui explique *atauus* par *atta aui*; cf. *amīta*. V. *tritauus*. — Quelques représentants de *atauia* en roman, M. L. 752. *At-* de *atauus* est sans doute à rapprocher de *atta*, *tritauus* rappelle *trītrātōs*, cf. *trīnēpōs*. *\*Bisauus* est supposé par it. *bisavolo*, M. L. 9647. Pour *strittauus*, v. ce mot.

*auus*, comme *anus*, n'était pas d'abord l'un des noms de parenté indiquant une situation nettement définie. C'est originairement un nom familier désignant un « ancien » du groupe. L'islandais a *ā* au sens de « grand-père », et l'arménien *haw* « grand-père » (avec *h*, comme *han* ; v. sous *anus*), le hittite *huhhas*. Des dérivés latins, *aua* et *auia*, désignent la « grand-mère », de même que le dérivé gotique *avo*. Désignant un « ancien » qui n'est pas le père, ce mot, avec ses dérivés, s'est prêté à désigner l'« oncle maternel » ; c'est ce que l'on observe dans v. pruss. *avis*, lit. *acynas*, v. sl. *ujl*; v. irl. *au* « petit-fils » semblé dérivé de *\*awa*. En italo-celtique, un dérivé en *\*en-*, élargi de façons différentes en latin et en celtique, a le sens de « oncle » : gall. *ewythr*, bret. *contr*, lat. *auonculus* ; le thème *en-* se voit aussi dans le composé germanique représenté par v. h. a. *ōheim*, v. angl. *ēam* « oncle ». Lat. *abauus* « trisaïeu » est, pour la forme, à *auus* ce que v. perse *apanyāka* « arrière-grand-père » est à *nyāka* « grand-père ». L'emploi du préfixe *pro-* dans *proauus* se retrouve dans d'autres langues : skr. *prapitamahā*, gr. *πρόπτατος*, *προπάτωρ*, sl. *praděvū*.

*auxilium* : v. *augeō*.

*auxilla* : v. *auilla*.

*axāmenta*, *axāre* : v. *aiō*.

*axēdō*, *-ēnis* : v. *axis*.

*axilla*, *-ae* : v. *āla*.

*axiō*, *-ēnis* m. : hibou (Plin. 10, 68; 29, 117). — M. L. 843.

1. *axis*, *-is* m. (avec d'après les grammairiens) : essieu, axe ; et en poésie « axe du monde, pôle » (à l'imitation du gr. *ēwō*), d'où « ciel, climat ; orbe d'une voute ». — Ancien (Caton), technique. M. L. 845.

Dérivés : *axiculus* : essieu, et *axiculārius*; *axeārius* (Inscr.); *axēdō* f. : cheville, clavette d'essieu (Mar-

cell., Gloss.). Cf. aussi M. L. : *\*axālis*, 840; *\*axīli*, 841. B. W. *essieu*.

Premier terme de composé dans *ax-ungia* : graisse pour essieu ; et simplement « graisse de porc ». A basse époque, le premier terme du composé n'apparaissant plus, *ax-* a été assimilé à un préfixe, d'où *absungia*, *assungia* (Mul. Chir., Diosc.), *exungia* (Theod. Prisc. II 19; Mul. Chir.), etc. M. L. 846; irl. *usca*.

Cf. peut-être *amb-axiūm*, attesté seulement dans la glose de Paul. Fest. 26 : *ambaxioque circumventes* : *caeruatiūm*.

Lit. *aīls*, v. pruss. *assis*, v. sl. *ost*. Irl. *aiss* « voiture », qu'on lit dans un dictionnaire moderne n'a guère d'intérêt. Le thème *\*aksi-* « essieu » est l'élargissement par *-i-* d'un nom *\*aks-* de l' « essieu », dont la forme ancienne n'est pas attestée. Mais ce thème est supposé par les autres formes élargies : un élargissement par *\*-en-* dans v. h. a. *ahsa* et gr. *ēξω* (tandis que le dérivé gr. *ēu-ē-ē-ē* « chariot » [littéralement « voiture à un seul essieu »] est tiré de *\*aks-* et non de *\*aks-en-*) ; un élargissement par *-o-* dans la forme indo-iranienne attestée par skr. *dīgah*, av. *āsa-*. En latin même, le dérivé *āla* (de *\*aks-lā*) est tiré de *\*aks-* ; et le brittonique a aussi un dérivé en *-l-* : gall. *echel* « essieu ». V. *āla*.

2. *axis*, *-is* m. : ais, planche. Peut-être autre graphie de *assis*, cf. *asser*. Le diminutif *axula* doit de même se lire *assula*.

3. *\*axis*, *-is* m. : sorte de bœuf sauvage, originaire de l'Inde d'après Plin. 8, 76.

*\*axitīa* (*axicia*, *acicia?*) f. ou n. pl. : objet de toilette féminin : « A. λ. de Plt., Cu. 578. Forme et sens obscurs. V. E. Leumann, Glotta 11, 188, et 12, 148. »

*\*axitīsus*, *-a*, *-um* : adjectif attesté seulement dans deux fragments de comédies attribuées à Plaute (Astr. 2, Sitol. 1) où il est appliqué aux femmes. Sens incertain. Cf. Varr., L. L. 7, 66 : *Claudius scribit axitiosas demonstrari consuplicatrices, ab agendo axitiosas. Vt ab una faciendo, facitiosae, sic ab una agendo actiosae (axitiosae A. Spengel) dictae*; et P. F. 3, 6.

Les gloses ont un substantif *axitīo* glosé *factiō*, cf. CGL V 6, 32. Le rapport avec *āgo* (*axis*) a peut-être été imaginé par les grammairiens pour expliquer un terme désuet, de sens oublié. Dérivé de *axiia* « aimant les bijoux »?

*axungia* : v. *axis* 1.

*azaniae*, *-ārum* f. pl. : Plin. 16, 107, *quae (nuces) se in arbore ipsa diuisere, azaniae uocantur, laeduntque celeras nisi detrahantur*. De *ēkalw*, *ēkōvouai*.

*azymus*, *-a*, *-um* : sans levain. Emprunt au gr. *ēkūuō*, particulier à la langue médicale et à la langue de l'Eglise. Une prononciation *azimus* est attestée par les graphies des gloses. Les poètes latins scandent le mot avec la seconde syllabe brève, sans doute pour conserver l'accent grec sur l'initiale. Les formes romanes remontent soit à *azimus*, soit à *azimūs*. M. L. 850.

La sonore simple *b* était à peu près inusitée à l'initiale d'un mot indo-européen normal. Tous les *b* initiaux résultent donc de phénomènes postérieurs à l'époque indo-européenne.

Quelques-uns proviennent d'innovations phonétiques : *\*dā-* a passé à *b-* au cours de la période historique du latin (v. *bonus*) ; ailleurs, il y eut des assimilations, ainsi dans *bibō* et *barba*.

La plupart des mots à *b* initial n'ont pénétré que secondairement, dans des onomatopées ou tout au plus dans des mots populaires expressifs tels que *bibus*, *bucca*, *broccus*, ou par emprunt, ainsi *bāca*, *buxus*, ou sont d'origine dialectale, comme *bōs*, etc. D'autres enfin ne sont que des transcriptions de mots étrangers, sans existence réelle en latin.

Dans ces conditions, la lettre *b* ne contient presque pas de verbes et peu de substantifs ou d'adjectifs de la langue noble.

*bāba* : exclamation de la langue comique ; = *babā*, comme *papae* = *parat*; cf. fr. *bāb*, M. L. 851.

*babaecalus*, *-i* m.? Origine et sens inconnus ; terme d'injure, adressé à des esclaves par un interlocuteur du banquet de Trimalcion dans Pétone, se retrouve dans Arnobe appliqué à des jeunes gens frivoles et débauchés. De *bōbabā* *χαλός* (ou *χαλῶς*, suivant A. H. Saloniūs, Comment. in honorem I. A. Heikel, p. 132) « oh le beau ? »

*babbiae?* Plin. 15, 15, *quae regiae uocantur (scil. oliuae) ab aliis maiorinae ab aliis babbiae* (var. *bambiae*). Mot osque? Le nom propre *Babbius* est fréquent dans les régions de langue osque.

*babit* : *χαράζ* (Gloss.). Cf. *babiger* = « stultus », *babo* « interictio irridens », *babulus* (cf. ital. *babbio* « stultus »), *baburrus* « stultus », *bauōsus* = *bōbōsus*? *Vitae patrum* 5, 14, 4, et les articles *bab*, *\*babā* dans M. L. 852, 853; cf. *babīl*, *babiller*. Formations onomatopées, cf. *βαβάτην*, dans Hésychius, et *\*babbus*, M. L. 857, nom enfantin du père, ital. *babbo*, etc. Le type à redoublement *baba-* se trouve dans beaucoup de langues pour désigner le « papa » ou la « maman », soit le « bēbē ». Cf. *bambab*.

*bāca*, *-ae* f. : 1<sup>o</sup> baie (d'un arbre ; cf. CGL V 559, 51, *bacūs omnis fructus agrestium arborum*). En ce sens, ancien, usuel et classique ; 2<sup>o</sup> par image, « objet en forme de baie, boule », et surtout « perle » (poétique). — Pan-roman, sauf roumain. M. L. 859. Celt. : irl. *bagaid*, brit. *bagad*.

Dérivés et composés : *bācula* : petite baie, M. L. 873; *bācālis*; *bācālia*, *-ae* f. : laurier à baies; *bācātūs* : perlé; *bācīfer*. Sur la forme *bacca*, v. Thes. II 1657, 14 sqq.

## B

Les mots qui se rapportent à la culture de la vigne et au vin (v. sous *uinum*) sont d'origine méditerranéenne. Le rapprochement avec *Bācōxōs*, divinité thrace, est séduisant. D'autre part, Varro dit, L. L. VII, 87, que *uinum* in *Hispania bacca*. V. aussi *bacar*.

*bacalusiāe*, *-ārum* f. pl.? mot de Pétr. de sens incertain « folle supposition »? Bücheler rapproche *βακαλη*, *χαταβακαλητας*.

\**bacar?* : *uas uinariū simile bacriōni*, P. F. 28, 3. Cf. dans les gloses *bacario*, *urcolli genus*, *bacarium* « *uās uinariū* »; *bachia* (et *baccea*) : — *primum a Baccho, quod est uinum, nominata; postea in usus aquariorum transitū*, Isid., Or. 20, 5, 4 (le mot est considéré, sans raisons suffisantes, comme celtique par Sofer, p. 165, n. 1); *bacriō*, dans P. F. 28, 1, *bacriōnē dicebant genus uasis longioris manubrii*. *Hoc alii trullam appellant*. — Mots non attestés dans les textes, mais demeurés partiellement dans les langues romanes, cf. M. L. 860, 862, 863 b, 866, *bacar*, *\*baccā*, *\*baccū*, *baccea*, *bacchinū*, et en germ. : *bas all. back*, v. h. a. *bekkin*. Cf. Delgado, Emerita 14, 123 sqq.

V. *baca*.

*baccar*, *-ris* n. (et *baccaris*, *-is* f.) : plante mal déterminée, nard sauvage (Pline 12, 45; 21, 29), digitale, cyclamen?, employée pour conjurer le mauvais sort. Emprunt au gr. *βακχαρ*, *βακχαρικ*, attesté depuis Vg. Les graphies *bacchar*, *baccharis* sont tardives. M. L. 863 a ; irl. *bacchar*.

*bacchor*, *-āris*, *-ātūs sum*, *-ārl* : fêter Bacchus ; par suite « être en état d'ivresse ou d'exaltation, s'agiter furieusement ou sans frein », etc. Dénominatif proprement latin tiré de l'emprunt ancien au gr. *Bacchus*, *Baccha* f. (= *Bācōxōs*, *Bācōxōs*); *Bacchus* m. (écrit *bacas* dans le SCB), passé en irl. *bac*. Peut s'employer, comme le gr. *βακχεβαθαι*, au passif, surtout en poésie : l'adjectif *bacchātūs* est fréquent dans ce sens. Le verbe est attesté dans tout le cours de la latinité, en prose, comme en poésie. Conservé dans un parler italien? M. L. 865 a.

Dérivés : *bacchābundus*, sans doute archaïsme repris à l'époque impériale ; *bacchātūs* : états baciques ; et *Bacchānālia* n. pl. (formé sans doute d'après *Volcānālia*, *Sāturnālia*; de *baccha* on attendrait \**bacchālia*) : bacchanales ; d'où le singulier *bacchālī*, comme *lupānār*. — A pris un sens péjoratif qui est resté dans l'italien *baccano*, cf. M. L. 865. Composé : *dēbacchor* (rare). Les autres formes, *bacchīcūs*, *bacchīus*, sont grecques.

*baciballūm*, *-i* n. : mot d'argot employé par un des convives du banquet de Trimalcion dans Pét. 61. Il est joint l'épithète *pulcherrīmūm*, et l'expression désigne

« un beau brin de femme ». Cf. peut-être, pour la seconde partie, *ἀρθελλος* et, pour la première, *bacca*.

\***bacelnon** (-num) : bassin. Cf. Greg. Tur., HF 9, 28, *clipeum cum duabus patenis ligneis, quas uolgo bacchinon vocant*. Gaulois? M. L. 866; B. W. sous *bassin*. V. *bacar*.

\***baceolus**, -I m. : mot qu'Auguste, au dire de Suétone, employait pour *stultus*. Cf. peut-être *bacerus* « *baro factus* », CGL IV 210, 10 (mais le texte est peu sûr). Gr. *βάρηχος* avec même suffixe que dans *corneolus*?

\***bach** : exclamation marquant la joie, d'après Explan. in Don. gramm. IV 562, 20.

**baciō** : v. *bacar*.

\***bacucei** : dans Cassian. Conl. 7, 32, 2, *alias ita eorum corda quos ceperant inani quodam tumore uiderimus infecisse, quos etiam bacuceos uulgas appellat...* Mot étranger?

**baculum**, -I n. (et à basse époque *bac(u)lus*, cf. Thes. II 1670, 65 sqq.) : bâton, canne. Ancien et usuel. M. L. 874; celt. i. r. *bacc*, *bachall*, britt. *bagl*. B. W. *bâcler*. Diminutif : *bacillum* (*bacillus*) : baguette. Les formes romanes remontent à *baccillum*, attesté à basse époque sous la forme *bacchillum*, CIL VI 18086; cf. M. L. 870; Thes. II 1668, 37 sqq., et dont l'*l* géminal se retrouve peut-être dans *imbēcillus*; v. ce mot.

La forme *bax*, GLK, Suppl. 71, 8 : *bax, inde fit diminutus baculus*, sans autre exemple, n'est sans doute qu'une imagination de grammairien.

Le nom grec *βάκτρον*, *βάκτρη* du « bâton », de la « canne » livre un radical \**bak*-, de type populaire en indo-européen avec son *b* et son *a*, et qui se retrouve, avec *k* géminal, dans i. r. *bacc* « bâton recourbé ». Dans *baculum*, il y a un suffixe de nom d'instrument comme en grec. La géminalée attestée dans lat. *baccillum* rappelle la forme irlandaise ; mot populaire.

\***badiit** : nymphaea. Mot gaulois d'après Marcel. Empir. Med. 33, 63.

**badius**, -a, -um : bai, brun (*de equo*) ; cf. Varr., Men. 358. Terme technique. — Le gentilice *Badius* ne se trouve qu'en territoire osque ; *Badius* est ombrien. Le correspondant de l'adjectif n'existe qu'en celtique : i. r. *buide* « jaune », gaul. *Badiocasses* ? — M. L. 877, passé aussi en grec moderne *βάδιος*, -eo. Cf. *basus* !

**bado**, -are : v. *bat*.

**bactō** (*būo*), -is, -ere (rare et archaïque ; quelques exemples de Plaute, Pacuvius, Varon, celui-ci citant sans doute la loi des XII Tables ; il y a peut-être une forme déponente *bactor* (*bitor*? cf. *bītī*, *proficisci*, dans CGL III 511, 57), cf. Thes. II 1679, 41) : aller.

*Bactō* a formé quelques composés, du reste aussi rares que le simple et dont certains sont mal attestés : -a, -ad(-ar?, cf. *arbiter*?), -ē, -re, -im-, -per- (cf. P. F. 235, 19, *perbito*, *perbiere* *Plautus pro peri posuit*), *praeter*, *inter*, *trānsbitere*. C'est de ces composés qu'a été tiré le simple *būo*, cf. P. F. 31, 28, *būienses dicuntur qui peregrinant assidue*. Un ancien subjonctif-optatif en -s est peut-être conservé dans la glose *basis* : *προσθέτης* CGL II 27, 55.

Les rapprochements qui ont été tentés avec la racine

du gr. *εῖγεν* (dor. *εῖσεν*) supposeraient une origine osco-ombrienne (ou latin *rural* ; cf. *bōs*) du mot ; du reste, ils sont « vagues ». L'ombrien a une forme *ebetrafe* (*he-* qu'on traduit par *in exitūs* (?), l'osque un nom propre au gén. *Baiteis* « *Baeti* ». Lettre *gāta* « fait d'aller » ne fournit pas un point d'appui suffisant.

\***bafer** (-fra, -frum?) : *grossus, ferinus, agrestis* (Gloss.). Dialectal et d'origine obscure. Cf. *uafer*?

\***baia**, -ae f. : feuille de palmier. Mot copte cité par St Jérôme, adu. lou. 2, 13, *cubile eis de foliis palmarum quas baias vocant contextum erat*; cf. gr. *βάια*, *βάτον*.

\***baia**, -ae f. ? : seulement dans Isid., Or. 14, 8, 40, *[portum] ueteres a baialandis mercibus uocabant baias, illa declinatione a baia, baias ut a familia, familias*. Cf. M. L. 882, qui se demande — sans raison, semble-t-il — si le mot est ibérique. Il se peut que ce mot soit dû à une erreur d'Isidore, qui a pris pour un nom commun le nom du port de *Baiae*, d'après la glose de Servius, ad Ae. 9, 707, ... *ueteres tamen portum Baias dixisse*.

\***baīana** (*faba*) : -ae f. : fève de Baies (Apic. 5, 210). M. L. 885. De *Baiae*.

\***bāilus** (*baīi*), -a*bī(i)o-*, -I m. : portefax, d'où le dénominatif *bāi(i)oīlo* (*bāi(i)u-*) et ses dérivés, attestés à l'époque archaïque et repris par les archaïsants de l'époque impériale et en bas latin ; cf. M. L. 886-888, *bājulus*, -a (b. *aqua*); *bājulare*, fr. *bailler*, v. B. W. ; et celt. : britt. *bāiol*; *bāi(i)onula* : Isid., Or. 20, 11, 2, — *est lectus qui in itinere bāiulatur*.

Étymologie inconnue.

\***bala**, -ānis : pie (cheval) = gr. *φοιλός*. Mot germanique, une fois dans *Enniodius*.

**balanus**, -I f. et m. : 1<sup>o</sup> gland et toute espèce de fruit en forme de gland ; 2<sup>o</sup> balane, mollusque ; 3<sup>o</sup> suppositoire. Emprunt au gr. *βάλανος* attesté depuis Plt. De là : *balanātus* : *balano herba tincta* (époque impériale). M. L. 894. Pour l'a intérieur, cf. *alacer*, *alapa*, etc.

**balatrō**, -ōnis m. : sens exact inconnu. Il est possible que le mot ait désigné un acteur de bas étage, cf. Hor. S. 1, 2, 2, *mendici, mimae, balatrones, hoc genus omne*, et Vopiscus, Car. 21, 1, *ne patrimonia sua... mimis ac balatronics depurarent*. Le plus souvent employé comme terme injurieux, cf. *histriō* et le fr. *cabotin*. Explications diverses, et du reste tardives, chez les anciens : *balatrones a balatu et uaniloquentia*, dit le scolaste d'Horace, qui dans un autre endroit le définit : *balatrones dicuntur rustici homines inepti et triuiales*, et encore : — *derisores, libatores in loquendo, procaciores, abiecti*. Ailleurs encore le mot est rapproché de *barathrum* et expliqué *qui bona sua... in barathrum mittunt*. Cf. encore le scol. d'Hor., Sat. 2, 3, 166 : *P. Seruilius Balatros... fuit... tantus deuorator ut simili uitio laborantes balatrones dicti sint*. — Attesté depuis Lucrèce ; rare et populaire.

Semblable correspondance à un verbe \**balatrō*, -ās comme *uapulō*, -ōnis à *uapulare* (cf. *blaterō*), forme sans doute onomatopéique (cf. *bālō* et *lātrō*), rapprochée ensuite de *barathrum* par étymologie populaire. Si le mot appartient au théâtre, une origine étrusque n'est pas impossible ; cf. *histriō*. Cf. Schulze, *Lat. Eigenn.* 349.

**balbus**, -a, -um : bégue. Attesté depuis Lucilius. M. L. 898 ; B. W. sous *ēbaubi* ; irl. moderne *balb*. Fréquent comme cognomen, d'où *Balbius*, *Balbinus*, *Balbillus*, etc.

Dérivés : *balbō*, -ās (Gloss.), v. fr. *bauber*; *balbūtiō*, etc., d'où v. h. a. *balbzōn*.

Terme expressif, dont d'autres langues indo-européennes ont des parallèles : skr. *barbarah* « bégue » et *balbalākarioti* « il bégaié » ; serbe *blebetati* et r. *bo obolit'* « bavarder » ; lit. *blebenti* « bavarder ». En grec, « je bégai » se dit *βαρβατω* ; le mot *βάρβαρος* est du même groupe, varié pour la forme comme pour le sens. Vocabilisme *a* de type « populaire », cf. *calius*, etc. Forme à redoublement brisé.

**balearicum** (*triticum*) n. : sorte de froment, originaire des îles Baléares (Plin. 18, 67). M. L. 902.

**balineum**, *balneum*, -i n. ; pl. *bal(i)nea* et *balinea* f. (fait sur le type *epulum*, *epulae?*, les deux mots sont souvent joints, e. g. Tac., A. 15, 52, *balneas et epulas inibat*, d'où un singulier *balnea* déjà dans Varr., L. L. 9, 68 : bain, bains. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain, sous la forme \**baneum*, M. L. 916 ; B. W. s. u. Emprunt ancien au gr. *τὸν βαλανέαν*, *τὸν βαλάνειαν*, le terme latin était *lavatrina*, cf. Varr., L. L. 9, 68. La tradition se partage entre *balineum* (*nea* qui avait l'inconvénient d'offrir une succession de trois brèves) et *balneum*. Plt. et Térence emploient *balineae* ; les dactyliques, *balneum*. Même hésitation dans les inscriptions. Le pluriel a désigné d'abord « les bains publics », et c'est la forme la plus anciennement employée ; le singulier n'apparaît que sous l'Empire.

Dérivés : *balnearius* (ancien, classique) et *balnearis* (tardif) ; *balnēator* (déjà dans Plt.), sur lequel semble avoir été fait tardivement *balneō*, -ās, tous deux panromans, sauf roumain, M. L. 913-914 ; *balneolum*, M. L. 915 ; *balneātus* ; *balneāticus* (tardif) ; *balnō*, -īre et *balnōt* (cf. Thes. s. u.) ; *balnitor* (Gloss.), formé comme *īanitor*, *olitor*, etc.

Le -*in*- de la forme courante *balneum* était rare en latin, d'où ce groupe avait été éliminé anciennement (v. *tollō*) ; la langue populaire a prononcé *baneum* (-ium), sur quoi reposent les formes romanes et l'emprunt slave (v. sl. *banja*, etc.).

**ballena**, *ballēna*, -ae (et *ballō*, Gloss., d'après *leō*, *laēna*) f. : baleine. Non pas emprunt au gr. *φάλαινα*, comme le dit Festus, cf. P. F. 28, 6, *ballenae nomen a Graeco descendit. Hanc illi φάλαινας dicunt antiqua consuetudine que πυρρον burrum, πύρον buxum dicebant* ; mais plutôt mot de même origine (illyrienne?) ; cf. Brück, Glotta 10, 198, et Kretschmer, *ibid.* 12, 280. Déjà dans Plaute. Panroman, sauf roumain. M. L. 910 ; irl. *balain*.

L'*l* géminal du latin correspond au λ grec ; cf. *corco-dillus*. Pour le *b*, cf. *Brugēs* (Enn.) = *Φρυγές*.

Dérivé : *ballenāceus*.

**bellaria** : v. *bellaria*.

**ballista**, -ae f. Emprunt technique à un gr. \**βαλλιστής* issu de *βαλλέσσειν*. Sur le changement de genre, cf. *catapulta*, *coelae*, etc. Le mot désigne dans Plaute le projectile plutôt que la machine elle-même, qui se dit

*ballistārium*, cf. Poe. 201-202, de même que *catapulta* désigne un trait de catapulte, Cu. 689-690. — Forme tardive *ballistra* (cf. ital. *balistra*) et *ballistrāriū* (cf. *genesta* et *genestra* ; v. *aplustra*). M. L. 911 et v. h. a. *balstar*.

Dérivés et composés : *ballistārius* ; *arcu-ballista*, M. L. 618 a, B. W. *arbalète*, *carrobballista*, *manubballista* ; *exballistō*, -ās (création plautinienne, Ps. 585).

**ballō**, -ās, -āre : danser, baller. Premier exemple dans St Augustin. — Panroman, sauf roumain. M. L. 909 ; B. W. sous *bal*.

Dérivés : *ballātor*, *ballātiō*, *ballēmatia*, *ballistia*, tous de basse époque. — *Ballō* semble être un emprunt au gr. *βάλλω* (doublet de *πάλλω*) dans le sens de « danser », cf. *βαλλέσσειν* (usité en Sicile et en Grande-Grecce) qu'on retrouve dans *ballista*; *ballēmatia* suppose \**βαλλημάτιον*, diminutif de *βαλλημα*.

**balneum** : v. *balineum*.

**bālō**, -ās, -āre (il y a un doublet *bēlō* attesté dans les gloses, cf. Thes. II 1709, 1, auquel remontent les formes romanes, M. L. 1021 ; B. W. *bēlēr*) : bêler. Usité de tout temps. Le pluriel *bālantēs*, qui est un substitut poétique de *ouēs* (Enn., Lucr., Vg.), est peut-être calqué sur gr. *μηχάδες* (Théocr. 1, 87 et 5, 100).

Dérivés : *bālātūs*, -ās m. ; *bālābūndus* (tardif).

Un *b* et un *l* se retrouvent, autrement disposés, dans gr. *βαληχαου* (avec η aussi dorien), v. sl. *blāzati*, etc., et dans v. h. a. *blāzān*, m. h. a. *bleken* (aussi avec *b* sans mutation), lat. *blatiō*, *blaterō*; *l* est fréquent dans les verbes qui indiquent des bruits : cf. *euclārē*, *gracillārē*, *flērē*, etc. Cf. aussi Etym. Magn. *βῆτον μητρικὸν τῶν προβάτων φονῆς*; Varr., R. R. 2, 1, 7 : (*ouēs*) *a sua uoce Graeci appellarunt mela. Nec multo secus nostri ab eadem uoce, sed ab alia littera (*uox euram non « me » sed « be » sonare uidetur*) ouēs *ba(b)lare* uocem efferentes dicunt, a quo post « balare » extrita litera ut in multis.*

**balsamum**, -I n. : baume et « baumier ». Emprunt attesté depuis Virg. au gr. *βάλσαμον*, lui-même d'origine sémitique, dont ont été formés *balsamāriūs*, *balsameus*. Passé dans les langues romanes, sans doute par la langue de l'Église, M. L. 918, B. W. s. u., et en got. *balsan*.

Composés : *corpo*, *opo*, *xylo-balsamum*, cf. Niedermann, Mus. Helv. 1, 231 sqq.

**balteus**, -I m. et **balteum**, n. (les dactyliques usent des deux formes suivant les nécessités du vers) : baudrier. Mot étrusque d'après Varr. cité par Charis., GLK I 77, 5, *balteus masculino genere semper dicitur ut clipeus...* Sed *Varro in Scauro baltea dixit et Tuscum uocabulum esse*. Cf. *calceus*, *pluteus*, *puteus*, *clupeus*, *cuneus*. — Ancien. Panroman. M. L. 919 ; et germ., attesté par finn. *pelttari* « bourrelier », v. h. a. *balz*, etc.

Dérivés : *balteus* et b. lat. *balteō*, -ās.

**balūx**, -ūcīs (*bal(l)ūca*, -ae) f. : sablo d'or. Depuis Pline. Cf. Hesychius *βαλλέσσειν* *φήρων*. Esp. *baluz*; cf. M. L. 920. Mot ibérique, comme un certain nombre de termes relatifs à l'industrie des mines? Cf. Plin. 33, 77, *palagas, alii palacurnas, iidem quod minutum est balūcem uocant*!



REW<sup>3</sup>. Faut-il y joindre *basus* : φαλλός (Martyr., GLK VII 167, 9)?

**bat** : onomatopée, imitant le bruit du bâillement, cf. Charis., GLK I 239, 21, *bat* : *sonus ex ore cornicinis lituum eximentis, ut Caesellius Vindex libro B literae scribit*.

De *bat* est dérivé un dénominatif \**batō*, -ās « bâiller », qui figure dans les gloses sous la forme *badāre*, CGL V 601, 8, ou *bātāre* avec gémination expressive (*battā* : *gīnath*, CGL V 347, 50), et auquel remontent les formes romanes du type fr. « bâcer », etc. M. L. 988. Sans rapport avec l'adjectif v. irl. *bāith* « idiot », qu'a rapproché Thurneyssen.

De \**batō* a dû exister un nom dérivé \**batāc(u)lum* « bâillement », dont a été formé un second dénominatif *batāc(u)tāre*, conservé aussi par les gloses et qui a fourni les verbes du type *bâiller*, M. L. 986; B. W. s. u. De *batāclāre* dérive *batāclātiō*, Gloss. Salom. *Batāre, batāclāre*, formations expressives, ont éliminé *ōstātāre*, qui est très peu représenté, et sous des formes altérées, dans les langues romanes.

**batia**, -āe f. : nom de poisson dans Plin. (une raie?), dérivé dans doute de *batis*, -is, emprunt au gr. βάτις.

**batillum** : v. *uatillum*. Mais les formes romanes remontent à *batillum*, \**batile*, M. L. 992, peut-être \**batu-* 997.

**batioca**, -āe f. : coupe à vin. Emprunt à une forme dialectale (Tarente, Héraclée) correspondant à ion.-att. βατιά<sub>κη</sub>. Un exemple de Plt. et un d'Arn. On trouve aussi *batiola*, de même sens (Plt., Colax, frg. 1).<sup>1</sup>

**battuō**, -is, -ere (*battō* attesté à partir de Fronton) : battre ; quelquefois avec le sens de *futuō*, Cic., Fam. 9, 22, 4. Mot rare dans les textes, mais déjà dans Plaute, populaire, technique. Panroman ; gall. *bathū* « battre monnaie ». B. W. *battre*.

**battuālia** (*battā*) adj. n. pl. (cf. Charis., GLK I 33, 25 : *neutra semper pluralia... battuālia*) devenu féminin ; *battuātor*. Cf. aussi \**battuāculum*, M. L. 994-996 ; *abbatere*, Lex Salica 41 add. 1; M. L. 11; B. W. sous *abbatre* ; *dēbattuere* (sensu obsceno, Pétr.), *combattuere*, M. L. 2073. Irl. *beilim* « battālia » ?

Rappelle des mots céltiques de sens et de forme différents. Pas d'origine connue ; comme dans *fut(t)uō*, la consonne géménée est expressive.

\***batulūs**, -a, -um : Gloss. et gramm., cf. Martyr., GLK VII 167, 10, *quae nusquam nisi in diuersis cotti- dianis glossatibus reperi...* *batulus* μογδαλος. Emprunt au gr. βάταλος, βάτταλος.

**batus**, -i : nom de mesure, emprunté à l'hébreu.

**baubor**, -āris (et *baubō*, -ās), -āri : aboyer. En dehors de Lucrèce 5, 1071, ne figure que dans les grammairiens et les glossateurs. Le terme usuel est *latrō*, -āre. M. L. 1000 a et 1001, \**baubulāre*.

Onomatopée ; cf. lit. *baubti* « mugir », *baubis* « le dieu qui mugit », gr. βαυκάλω, etc.

**baucālis** -is, f. : = gr. βαυκάλης ḥ. Emprunt tardif. Cf. M. L. 1002.

**baūosus** : v. *babū*.

**baxea**, -āe (*baxia*, *baxa*) f. : *baxias calciamenta femi- narum, ut Varro, dicit*, Dub. nom., GLK V 572, 21. Déjà dans Plt., Men. 391. Cf. sans doute πάτε: ὑπερηχης εὐνόδητον, Hés. De là *baxiāris*, CIL VI 9604. Même bâche dans *Burhus, buxus*, etc.

**beber** : cf. *fiber*, M. L. 1012.

\***bebō**, -ās? : Suet. fr. p. 249, 3, *haedorum bebare*. Texte très incertain.

**beccus**, -i m. : bec. Mot gaulois, attesté depuis Suét., Vit. 18, *cui Tolosae nato cognomen in pueritia Becco fue- rat : id uabet gallinacei rostrum*. De là le cognomen *Beccō*. Répandu dans les langues romanes, où il a tendu à remplacer *rostrum*, qui est moins représenté ; cf. M. L. 1013.

**belluntia** (*bele-*), -āe f. : *apollināris herba* ; jus- quiaime. Mot gaulois d'après Dioscoride IV 68 RV, et Ps. Apul. 4, 26, sans doute dérivé du nom de dieu *Bele-* nos, déformé par étym. popul. en *belluncis*. V. Sofer, p. 146, et André, *Lex.*

\***bellāria**, -āe (*bal*) f. : lychnis ou coquelourde (Diosc.). De *bellus*?

**belliō**, -ōnis m. : on y voit généralement le souci (fleur), Plin. 21, 49, mais sa description ne concorde pas avec l'aspect du souci sauvage ; *bellis*, -idis f. : marguerite (Plin.). Dérivés de *bellus*? Cf. κόλλωντρον, Arist.

**bellua** (*bēlua*), -āe f. (les manuscrits se partagent entre les deux formes ; à basse époque, les graphies *belva*, *belbe* attestent une prononciation dissyllabique, cf. it. *belva*, v. port. *belfa*, M. L. 1026) : bête, animal (par opposition à l'homme). Souvent (mais non nécessairement) met en relief la grandeur et la féroce ou l'intelligence ; de là le sens de « bête, imbécile » (cf. *bēstia*) en parlant de l'homme. Les adjectifs dérivés sont rares et tardifs : *bēluīnus*, *bēluīlis*, *bēluātūs*, *bēluōsūs* (Hor., C. 4, 14, 47, adaptation du gr. μεγαλήης, Hom.). L'adjectif *bēlūs* glosé ὑπερώθης doit être refait tardivement sur *bēlua*, comme *bēstia* sur *bēstia*. On a aussi *bēlūtūs* : *bēstiae simili*s, P. F. 31, 16. Toutes ces formes semblent supposer un thème en -u-, dont elles seraient des dérivés. — Ancien, usuel, d'emploi plus « noble » que *bēstia*. Conservé en roum., ital., v. port.

L'i géménée de *bellua* caractérise un mot expressif. Le rapprochement, plausible, avec *bēstia* n'explique rien.

\***batulūs**, -a, -um : Gloss. et gramm., cf. Martyr., GLK VII 167, 10, *quae nusquam nisi in diuersis cotti- dianis glossatibus reperi...* *batulus* μογδαλος. Emprunt au gr. βάταλος, βάτταλος.

présentant d'un mot germanique ; cf. M. L. 9554 ; B. W. *guerre*.

Dérivés : *bellō*, -ās (et *bellor*, *Vg.*, *Sil.*), ancien, classique, usuel, qui a de nombreux dérivés : *bellātor*, etc. ; \**bellātōrium*, M. L. 1023 a, et composés, *dēbellō*, *rebellō*, *rebellātor*, d'ov. irl. *reabalach* ; *bellicus* (cf. *hos- ticus, cīnicus*), *bellīcōsus* ; *Bellōna*, ancien *Duelōna*, SC Bacc. (cf. *Annōna*, *Pōmōna*) ; *bellōnāria* (Ps. Ap. 75, 17) = *strychnon*.

Premier terme de composé dans les types littéraires, imités des composés grecs en πολεμο- : *bellīcrepus* ; *belli- ger* ; *bellīgerō*, -ās, *bellīgerātor* (archaïque et postclassique) ; *bellīpōtēns*. Second terme dans :

*imbellis* : impropre à la guerre ; *per-duellis* : ennemi (sans doute « qui per duellum agit »), terme ancien, cf. Varr., L. L. 7, 49, *apud Enium* (V<sup>o</sup> Sc. 336) « qui in- initius sumperint perduellibus ». *Perduellēs dicuntur hostes* ; *ut perfecit, sic perduellum, <a per> et duellum : id postea bellum* ; *ab eadem causa facta Duell[i]ona Bellona*. — *Perduellēs* a été remplacé par *hostis* dans la langue classique et par *inimicus* ; mais le dérivé *perduellōs* s'est maintenu dans la langue du droit public pour désigner un « acte d'hostilité envers l'État », une « haute trahison », cf. Dig. 48, 4, 11 ; *rebellis* (postverbal de *rebellō*, comme *transformatis de trānsformis*).

Origine inconnue.

**bellus**, **bellulus** : v. *bonus*.

\***belsa** : *uilla* (Virg., Gramm.). Mot gaulois? V. Thes. s. u.

**bēlua** : v. *bellua*.

**bene**, **benignus** : v. *bonus*.

\***benna**, -āe f. (Gloss.) : chariot gaulois à quatre roues.

— M. L. 1035, 1037, \**benniō* ; germ. : v. ang. *binn* « crèche ». Composé : *combenō* : compagnon de voiture (cf. \**companiō*). Mot celtique : gall. *benn*. V. B. W. *banne*, *benne*.

**beō**, -ās, -āul, -ātūm, -ārē : combler [les vœux de] ; d'où « rendre heureux ; gratifier, enrichir », b. *algm algārē*. Le verbe semble appartenir à la langue familiale (archaïque et postclassique, cf. Thes. s. u.). La forme la plus fréquente est *beātus*, que la langue a traité comme un adjectif, isolé du verbe, et pourvu d'un comparatif et d'un superlatif fréquemment employés, cf. Thes. II 1909, 12 sqq. Le sens premier de *beātus* semble avoir été « comblé de biens, ayant tout ce qu'il lui faut, n'ayant rien à désirer » ; e. g. Plt., Tru. 808, *puer quidem beātus* : *matres duas habet et auias duas* ; Tér., Ph. 170, *beātus in unum hoc desit* ; de là « riche » (se dit des hommes et des choses, cf. Thes. II 1917 31 sqq.) et, au sens moral, « heureux, bienheureux ». Pris surtout en cette dernière acceptation dans la langue de l'Église, où *beātus* a servi à traduire μακάριος comme *beātitudō*, μα- καρικός. Irl. *bait*.

De *beātus* adj. dérivent *beātūtis* et *beātitudō* (ce dernier plus fréquent chez les auteurs chrétiens), qui semblent tous deux être des créations de Cicéron, N. D. 1, 95. La langue de l'Église emploie encore *beātificus*, *beātificō* = μακάριος et ses dérivés ; et Ven. Fort. a *beābilis*.

Sans étymologie claire ; v. *bonus*.

**berbactū** : v. *ueruactum*.

\***berber** : mot du *Carmen Aruāle*, CIL I<sup>2</sup> 2, de sens incertain. Forme à redoublement, comme *Marmor*.

**berbex** : v. *ueruez*.

**berula**, -āe (*berla*, Gloss.) f. : cardamine ; berle (Gloss., Marcell.). Sans doute mot gaulois : gall. *berwe*. M. L. 1054. Cf. Cl. Brunel, *La berle dans les noms de lieu fran-çais*, Bibl. Éc. ch. CVII (1947-1948), 2<sup>e</sup> livr.

**bērillus**, **bērullus**, -i m. : béril. Emprunt au gr. βή- ρυλλος. On trouve aussi dans les gloses les formes *ber- lus*, *berolus*, *berillus*, *berillium*, et les poètes le scandent avec ē. A passé dans les langues romanes, et c'est de là que provient, indirectement, le fr. *briller*. M. L. 1055 ; B. W. sous *besicles*.

**bēs**, **bessis** m. : cf. ās. Désigne les 8/12 (ou 2/3) d'un objet, par exemple cette fraction de l'as ou de la livre. Monnaie de compte, et non pièce ayant cours. De là, bēs(s)ālis : *laterculi bēsalēs*, Vitr. 5, 10, 2, d'où gr. βήσαλος « brique ».

Les formes des noms des multiples de l'as ne s'expliquent pas bien dans le détail ; v. ās.

**bēstia**, -āe (forme vulgaire *bēsta*? douteux, cf. Thes. II 1935, 32 sqq.) f. : bête. Terme ancien, usuel ; synonyme populaire de *bē(l)ua* ; cf. Cic., Off. 2, 14. Sert de cognomen (non *bēlua*). — Se dit de toute espèce d'animal, sauvage ou domestique, tout au moins dans la langue familiale, quoique les grammairiens et les juristes réservent plutôt le terme aux animaux féroces terrestres ; cf. Ulp., Dig. 3, 1, 1, 6, *bēstias...* *accipere debemus ex feritate magis quam ex animalis genere*. Mais on lit dans Caton, cité par P. F. 507, 9, *ueterinam bestiam iumentum Cato appellauit a uehendo* ; dans Pétr. 56, *mutas bestiae laboriosissimae boues et oves* ; Cic., N. D. 2, 99, *quam uariis genera bestiarum uel cicurum uel ferarum*. Cf., toutefois, *ad bestiās* « aux bêtes féroces » et *bēstārius* « bestiaire ». Souvent terme d'injure comme de nos jours en italien ; cf. Plt., Ba. 55, *male tu es bestia* (mais, au rebours de *bēlua*, le sens de « bête, imbécile » ne semble pas attesté) ; de là, *bēstālis* dans la langue de l'Église et bas latin *bēstius*. Usité de tout temps. M. L. 1061-1063 ; B. W. s. u. Les emprunts céltiques indiquent ē : v. irl. *piaſt*, *bēſt*, brit. *bārst* ; de même bas all. *bēst* ; et la transcription grecque βωτλας ; fr. *biche*.

Dérivés : *bēstiola* (*bēstula*, *bistula*, Ven. Fort.) ; *bēsticula* (Gloss.) ; *bēstōsus* (ā, λ tardif), cf. *bēlūsus* ; *bēstīalis*, -liter.

V. aussi *bē(l)ua*. Pas d'étymologie claire.

**bēta**, -āe f. : bette, poirée. Ancien. — M. L. 1064, qui suppose un doublet \**betta* ; v. h. a. *bieza* ; irl. *bia- tuis*, etc.

Dérivés : *bētāceus* ; *bētāculus*? ; *bētīzō*, -ās : Suet., Aug. 87, 2, *ponit assidue* (scil. *imperator Augustus*)... *bētizare pro languere, quod uolgo lachanizare dicitur*.

— Sur *orcibeta*, nom d'une plante (la mandragore?), dans Isid., Or. 17, 9, 84, v. Sofer, p. 6 (et André, *Lex.*).

Peut-être céltique : *herba britannica* (Ps. Ap.?). V. *blūtum*.

\***bētīloien** : *herba personacia*. Mot céltique d'après Ps. Apul. 36, 24.

bētizō, -ās, -āre : v. bēta.

**bētulla**, -ās f. (les langues romanes attestent *bettilla*, \**bettulla*, \**bettulea*, \**betus*, \**betulnea* et aussi \**bettiū*, -a, cf. M. L. 1067-1070 a; B. W. s. u.): bouleau. Le mot est gaulois, cf. gall. *bed-wen* « bouleau », etc.; l'aire de l'arbre (que l'indo-européen connaissait sous un autre nom: *all. Birke*, etc.) ne s'étend pas à l'Italie, cf. Plin. 16, 74, *bettulla*: *Gallica haec arbor mirabili candore atque tenuitate...* Les noms propres *Betillus*, *Betula*, *Bittulla* sont céltiques. On trouve aussi dans les gloses les formes *bēta*, cf. CGL V 347, 15, *bēta*, *bēra* (= *all. Birke*) *dicītū*; et *bētulus*, CGL V 402, 69, *bētulus*, *bēra*. V. *bētūmen*.

**bī** (de *dwi-*, cf. *bis*, *bīnī*) : particule marquant la duplication, servant de premier terme à des composés comme *bīdūm*, *bīnnīm*, *bīgāe*, *bīlanx*, etc., cf. Serv., Ae. 2, 330: *bīpatēntibūs*, *quīa gemīnae sunt portae*. *Et quidam bīpatēntibūs pīaēsumptū accīpiunt, quīa bī particula non pīaēpītū negū uerbūs negū pīcipītūs; nēmō enim dīcīt bīpateo et bīpatēns. Sed pīaēpītū apētēllōnibūs, ut bīpēnnīs*. De ces composés, les uns sont anciens, ainsi *bīmīs* (gr. δύσημος), *bīpes* qu'on retrouve dans skr. *dīpīdā*, gr. δύτος (ombr. *du-purū* « bīpedibūs » à une autre forme), les autres sont des copies de composés grecs en δ- qu'on rencontre dans les langues savantes : rhétorique, poésie, etc., par exemple *bīgenēr* = δύγενης, *bīmīs* = δύθασσος (Hor. Ov.), *bīmātrīs* = δύμητρος (Ov.). Quelques-uns même sont des hybrides, e. g. *bīclīnīm*, *bīgamūs*, *bīsōmūs*. Quelques-uns de ces composés, appartenant à des langues techniques, ont passé dans les langues romanes: M. L. 1082, \**bīchōrdīum*; 1083, *bīcongīus*; 1084, \**bīcornīs*, -īna; 1090, *bīferūs*; 1092, *bīfidūs*; 1093, *bīfurcūs*; 1103, *bīlanxīa*; 1107, *bīmīs*; 1109, \**bīnītī*; 1114, 1115, \**bīrotūm*, *bīrotūs*; 1121, *bīsaccūm*, etc.

*bīcēps* : cf. *caput*; *bīgāe*, -ārūm f. pl. : cf. *iugūm*; *bīmīs* : cf. *hiems*.

Cf. skr. *dōi-*, lit. *dōi-*, v. angl. *twi-*, gr. δι-, et v. *bis* l'italique à une autre forme sans *i* de premier terme de composé, lat. *du-* (*du-plex*, etc.), ombr. *du-* (*dupursus*, etc.).

Dans le premier terme de composé \**dwi-* et dans l'adverbe \**dwi* (v. *bis*), l'indo-européen avait *w* consonne, en face du nom de nombre \**duwō(u)*, \**duwo*.

**bībō**, -īs, *bībīl* (*bībitūm*), *bībere* : boire. S'emploie absolument ou avec complément, cf. GLK Supp. 208, 36, *proprie sunt neutra que per se plenum sensum habent ut iūto, spīro, sēdeo, bībo*. Au sens moral : boire les paroles de ; s'imprégner de. — Ancien, usuel; panroman. M. L. 1074; B. W. s. u.

*Bībitūm*, *bībitūrūs* n'apparaissent guère avant le III<sup>e</sup> siècle après J.-C. Dans la bonne langue, c'est *pōtūm*, *pōtūrūs* qui sont employés; mais *bībitūm* et ses dérivés devaient être largement répandus dans la langue parlée, comme le montrent les représentants romans; cf. M. L. 1075, *bībitā*; 1076, *bībitō*; 1077, *bībitōr*; 1078, \**bībitūrīa*; 1079, \**bībitūrā*; 1080, \**bībitūs*!

Dérivés et composés : *bībō*, -īnīs m. : ivrogne (nom d'un ver) et *bībitā*, cf. Isid., Or. 12, 8, 16, *bībōnes sunt qui uino nascuntur, quos uolgo mustiones a musto appellant*; et Sofer, p. 164 et 175; M. L. 1076 a; *bībāz* et *bībāculūs* adj.; *bībōsūs* (création de Labérius d'après

*uīnōsūs*); *bībulūs*; *bībīlīs* (Cael. Aurel.) = πότημος; *bīber*, -īs m. : boisson. Nom postverbal de *bīber*, infinitif syncopé de *bībō* (cf. gr. πίνει), fréquemment attesté dans la langue populaire, Titin., Com. 78; Caton, Orig. 121; Fann., Hist. 2, et condamné par Caper, GLK VII 108, 10 (cf. *agger*); d'où *bīberīrīus*. Cf. Du Cange s. u. *bīberīs*. Cf. M. L., \**abbīberārē* « abreuver », v. B. W. s. u. *Bīberīus*: formation plaisante pour *Tīberīus* (Suét., Tib. 42); *Bībēsīa* f. : *Perēdīan* et *Bībesīam* *Plātūs* (Cu. 444) finitū *sūcōsūtūdīne*, *cum intellegī uolūtī cupidītētē edēndī et bībēndī*, F. 236, 24.

Composés plautiniens : *multibībūs*, *merobībūs* (Cu. 77). Verbes à préfixes : *com-*, *ē-*, *im-* (M. L. 4279, fr. *embū*), *per-bībō*.

Le *b* initial de *bībō* résulte d'une assimilation au *b* intérieur. La forme archaïque du présent de la racine i.e. \**pō-* « boire » (v. sous *pōtūs*) n'est conservée qu'aux extrémités du domaine indo-européen, où subsistent des formes particulièrement anciennes : en sanskrit : *pībati* « il boit », et en celtique : v. irl. *ibid* « il boit », v. gall. *ibēn* « nous buvons »; elle offre un *p* initial : l'arm. շմպ « je bois » paraît offrir le même *b* intérieur que skr. *pībati*, etc. Le grec a des présents secondaires divers suivant les dialectes : ion.-att. πίνω, éol. πάνω. Le présent à redoublement \**pībe/o* a été fait pour marquer l'aspect « déterminé » qui est naturel pour la notion de « boire »; avec πίνω, πάνω, le grec a marqué cette nuance autrement. — Le perfectum latin *bībī* est une création latine tirée de *bībō*. — Le falisque a *pīpāfō* et *pāfō* « bībam », mais la forme en -ā- est étrange.

*bīcēps* : v. *caput*.

*\*bīcerres* : — δίμαλλοι δίχροοσοι, CGL II 29, 41; et aussi *bīcērra*, *uestis rūfa*, IV 26, 8, u. *gūfa* (*gūffa*) uel *uīllata*; — *bīgera*. Uniquement dans les gloses; cf. Thes. s. u. Hispanique d'après Schuchardt, ZR. Ph. 40, 103.

*bīdēns* : v. *dēns*.

*bīdūm* : v. *dīes*.

*bīnnīm* : v. *annūs*.

*bīfāriām* : en deux parties, des deux côtés. Sur l'adverbe (attesté depuis Plaute, mais rare), on a reformé à basse époque *bīfāriās* (Tert.) et, sur cet adjectif le nouvel adverbe *bīfāriāz*. De même, *ambīfāriām* (-īus) sont des formations récentes, ainsi que les multiplicatifs *tri-* (T.-L.), *quadri-* (Varron), *septem-* (Santra), *multi-* (Caton), *omni-* (Gell.). Cf. *fāriās*, et Ernout, Élém. dial. s. u. *bīfāriām*.

*\*bīfāx* : δίχρωμος, δīpōsāwōtōs, δītrōs (Gloss.). — Sans doute formé de *bi-* et de *fāx* formé sur *facīēs*, d'après le rapport *-spez*, *specīēs*. Cf. le composé *atribībūs*, sous *bucca*.

*bīfer* : v. *ferō*.

*bīgāe* : v. *iungō*.

*bīgnāe* : v. *genō*.

*bīlanx* : v. *lanx*.

*bībōlī*, -īs, -īre : — *factūm est a similitudīne sonītū qui fīt in uāse*, Naeuīus (Com. 124); *bībōlī amphora*, P. F. 31, 3. Cf. *bībōlinūs* : εībōs ēīpētōi, CGL II 29, 57.

Cf. skr. *dvīb* « deux fois », gr. δīc, v. isl. *twis*- et arm. *erkics* « deux fois »; v. *duo* et *bi*.

Lat. *bīnī* est une formation nouvelle, faite sur *bīs*, de la même manière que *ternī* sur *ter*. Cette formation remplace le type attesté par v. sl. *dvoji* « bīnī » et par skr. *dvayādh* « double ». La forme à *y* intérieur généré, gr. δīoōc « double », montre la tendance à rechercher pour cette notion un type expressif. — Got. *twēihna*, dont le sens est proche de celui de *bīnī*, a le même suffixe.

\**bīson*, -ontīs m. : bison. Mot germanique, non attesté avant Sén. et Plin.

*bītīmen*, -īnis (i dans Cyp. Gall., Gen. 254, 394) n. : bitume. Ancien (Cat.). L'app. Probi, GLK IV 199, 17, condamne une forme *butūmen* non autrement attestée; les gloses ont des graphies *betūmen* et *uitūmen*; cette dernière devait correspondre à une prononciation réelle; car les grammairiens enseignent que le mot doit être écrit par un *u*. M. L. 1138; fr. *bēton*, irl. *bitōmān*. Dérivés : *bītūmīneus*; *bītūmīnōs*; *bītūmīnō*, -īs;

*bītūmīnālis*.

Si l'on admet que le mot est emprunté à l'osco-ombrien, on pourrait peut-être rapprocher la consonne initiale de skr. *jātū* « gomme », v. angl. *ciwidū* « résine », v. h. a. *quitī* « glu, mastic ». Mais l'i resterait inexplicable.

Étant donné que, en Gaule, le goudron est retiré du bouleau, cf. Plin. 16, 75, *bītūmen ex ea* (sc. *arbores betulla*) *Gallia excoquunt*, le mot semble plutôt emprunté à la Gaule. *Bītūmūs*, *Bītūno*, *Bītūnūs*, -a, *Bītūollūs* sont des noms céltiques. D'autre part, *bītūmen* rappelle pour la forme *titūmen* « armoise », mot gaulois dans *Pseudo-Apulée* 10, 18. — *Alūmen*, qui est joint à *bītūmen* par Vitruve 2, 6, 1 et 8, 2, 8, a peut-être la même origine. V. *bētulla*.

*bīlaesūs*, -a, -um : bêgue, ou plutôt « qui confond les lettres ». Défini : *qui alio sono corrumpit litteras*, CGL IV 211, 27; et distingué de *balbus* dans Ulp., Dig. 21, 1, 10, 5. Surnom fréquent, notamment chez les Sempronii et les Iunii; se retrouve en osque *Blāesīus* (*Blāisīis*), et peut-être en étrusque *Plāisīna*, *Plesīnas*. Emprunt suditalique au gr. *βλαστός* « aux jambes torses », puis « à la langue qui fourche ». Mot de caractère populaire, à diptongue *ae*; cf. *aeger*, *cæcus*, etc. Cf. M. L. 1146, fr. *bīlos* et *bīlēs*; britt. *bīlois*, de *\*bīlaesīus*.

Cf. sous *balbus* des mots analogues, de même sens.

\**bīlāndīonīa* et *bīlāndīonīa*: molène. Mot de glossaire, sans doute étranger. V. André, *Lex.*

*bīlāndūs*, -a, -um : flatteur, caressant (semble peu s'employer des animaux et, dans ce sens, se rencontre seulement en poésie; se dit aussi des objets inanimés, spécialement de la voix, cf. Thes. II 2038, 79 sqq.). — Ancien, usuel. M. L. 1151. Un diminutif *bīlāndīllūs* est dans Fest. 32, 3; il suppose un intermédiaire *\*bīlāndīcīus*, peut-être issu par haplographie de *bīlāndīcīus* (Pl., Poe. 138), dont dérive le verbe *\*bīlāndīcāre* supposé par quelques formes romanes, M. L. 1148.

Dérivés : *bīlāndītās* (et *bīlāndītēs*), employé surtout au pluriel, M. L. 1150; *bīlāndīor*, -īris (et *bīlāndīō* à basse époque, cf. Thes. II 2034, 54 sqq. M. L. 1149; irl. *blāndār* « adūlātīō »; pour la formation, cf. *saeuīs* et *saeuīō*), *bīlāndīor*; *bīlāndūs*, M. L. 1150 b;

*blandimentum*. Composés archaïques : *blandidicus*, *blandiloquus*, *-loquēns*. On peut se demander si le pré-enjeu sens de *blandus* n'est pas « à la voix caressante » et si l'il n'est pas emprunté. *Blandus* est un cognomen fréquent en latin, mais surtout avec des noms gaulois. Les dérivés *Blandius*, *Blandinus* sont gaulois.

On a rapproché, d'autre part, les groupes de *balbus* et de *blatō*, *blaterō*, etc. Il s'agirait d'un mot familier et expressif désignant une parole caressante, peu articulée.

*blasphēmus*, *-a*, *-um* adj. et *blasphēmus*, *-i* m. ; *blasphēmia* et *blasphēmum* ; *blasphēmō*, *-ās* : emprunts faits par la langue de l'Eglise, et latinisés, au grec de l'Ancien et du Nouveau Testament : *βλάσφημος*, *βλασφημά*, *βλασφημώ*.

De *blasphēmō* ont été dérivés *blasphēmātō*, *-tor*, *-trix*, *-bilis*. *Blasphēmāre*, *blasphēmia*, *blasphēmum* sont représentés dans les langues romanes dont les formes supposent *blastimāre* avec dissimilation de *p(h)*, peut-être sous l'influence de *aestimāre*. M. L. 1155-1157 ; B. W. sous *blamer*.

\**blatea*, *blateia* : *balatrones* (intrusion sans doute fautive ; cf. *blatiō*) et *blateas bullas luti ex itineribus aut quod de calcimentorum soleis eradicimus*, *appellant*, P. F. 31, 1. *blateia*, *blateia* dans la *Mulomedicina Chironis* au sens de « goutte de sang » se rattache plutôt à *blatta* « purpura » ; v. plus bas.

*blaterō* : v. *blatiō*.  
*blatiō*, *-is*, *-lre* (et *blatiō*) : même sens que *blaterō* auquel le joint Non. 44, 8. De même *blatō*, *-ōnis* (Gloss.) : *blatō* = *blaterō*.  
*blaterō*, *-ās* (*blatt*) : — est *stulte* et *praecupide loqui*, *quod a Graeco βλάττο originem duci. Sed et camelos, cum uoces edunt, blatterare dicimus*, P. F. 30, 27. Irl. *bladaire* « adulātor » ? De là : *blaterō*, *-ōnis*, etc., et *deblaterō*. Cf. M. L. 895 sub u. \**blat(e)rāre*. Mots familiers ; sans doute onomatopées. V. *balbus* et *blandus*. Les gloses ont aussi *blap(p)ō*, *-is*, cf. all. *plappern*.

*Blatiō*, comme tous les verbes exprimant un cri, *crōciō*, *glatiō*, *glōciō*, etc., appartient à la 4<sup>e</sup> conjugaison ; la forme *blattiō* a une géménée expressive ; de même *blatterō* graphie de *Festus*, quoique *Hor.*, *Sat.* 2, 7, 35, scande *blätterō* (cf. *imbecculus*).

Comme l'a noté incidemment L. Havet, MSL 6, 233, *blaterāre*, *blatterāre* est une ancienne formation en *-l* et repose sur \**blatelāre* ; cf. *sibilāre*, *cuculāre*, etc. ; v. *Job*, *Le présent*, p. 334 sqq.

*blatta*, *-ae* (graphies tardives *platta*, CGL III 320, 53, cf. ital. *piattola* ; *blata*) f. : mite, teigne ; blatte.

Dérivés : *blattārius* : bon pour les blattes ; *blattaria* : nom d'une plante « *phlomis ligneuse* » (Pline 25, 108) ; \**blattula* — M. L. 1158-1159.

On rapproche *lette blakts* et lit. *blakē* « punaise » ; mais la forme et le sens font difficulté.

*blatta*, *-ae* f. : *purpura* ; dérivé : *blattēus* : *purpureus*, d'où *blattēa* (*blattia*, *blattēia*, *blateia*) « goutte de sang », *Mulom. Chiron.*, *Gloss.*, cf. *Thes.* II 2050, 62 ; *blatēiō*, *-ās* (*Mul. Chir.*) ; *blattosēmūs* = *βλαστόσημος*, *serico-blatta*, etc. Semble, comme le gr. *βλαττή*, un emprunt

tardif à une langue étrangère. Sur une confusion tardive avec *brattea*, v. Niedermann, *Emerita* XII (1944), p. 72.

\**blauus*, *-a*, *-um* : bleu. Adjectif d'origine germanique ; premier exemple dans *Isid.*, *Or.* 19, 28, 8 ; v. Sofer, p. 108. M. L. 1153 ; B. W. s. u. Cf. *flauus*.

*blendius*, *-i* m. : nom de poisson, Plin. 32, 102, qui a aussi *blandia*, 1, 32, 32 ; cf. *βλέννων*.

*blennus*, *-i* m. (Plt., Lucil.) : emprunt au gr. *βλέννων* « qui bave, idiot » (Sophron) ; d'où *blennō*, *blennōsus* (Gloss.). Le rapport entre *blendius* et *βλέννων* rappelle les doubles *mandius* et *manus* (M. Niedermann).

*blitum*, *-i* n. (*bletum*, *bleta*, etc.) : blète, herbe fade. De là : *bletēus* « insipide » et « niais » ; Plt., *Laber.*, cf. *βλέτρα* « vieille soûte » (Ménandre). Emprunt au gr. *βλότω*, passé dans les langues romanes et confondu avec *bette* ; v. B. W. s. u. ; M. L. 1173.

\**blutthagio* : plante de marais. Mot gaulois d'après *Marcellus*, *Med.*, 9, 132.

*boa* (*boua*, *boas*), *-ae* f. : *boua serpens est aquatilis, quem Graeci οὐρόν uocant, a quo icti obturgescunt. Crurum quoque tumor uiue labore collectus boua appellatur*, P. F. 27, 27 sqq. La glose semble confondre deux mots différents ; cf. *Thes.* s. u. Les manuscrits de Pline, 24, 53, ont la forme *boa* : *boa appellatur morbus popularum, cum rubent corpora*. M. L. 1243.

\**bobza* (*bobba*), *-ae* : nom africain d'une sorte de mauve (Soranus 51, 9, et 52, 12).

*bōca*, *-ae* f. : bogue, poisson de mer, *bocas genus pisces a boando*, i. e. *uocem amittendo uocatur*, P. F. 27, 17. Sans doute emprunt oral au gr. *βοάς* *βοᾶ*, fait sur l'accusatif (cf. *harpaga*). M. L. 1182.

*bōia*, *-ae* f. (*boīia*) : usité surtout au pluriel *boiae*, f. : sans doute emprunt au gr. *βοῖα* (sc. *δοπατ*) « courroies de cuir de bœuf » ; a désigné ensuite toute espèce d'entraves ou de liens ; cf. P. F. 32, 6, *boiae i. e. genus uinculorum, tam ligneae quam ferreae dicuntur*. Cf. le jeu de mots de Plt., *Cap.* 888, sur *Boius* et *boia* : *nunc Siculus non est, Boius est, boiam terū*. Mot populaire d'après St Jérôme, cf. *Thes.* II 2063, 24 sqq., passé dans les langues romanes, M. L. 1190.

Composé : *imboīa*, *-ās* (Gloss.).

*bōlētus*, *-i* m. (*bōli*, *bōli* m. ; usité surtout au pluriel) : champignon comestible, orange ou bolet ; cf. Plin., H. N. 22, 92 sqq.

Mot de la latinité impériale (Sén., etc.). Pline, H. N. 16, 31, le range parmi les *nouissima gulae irritamenta* ; le mot gr. *βωλήτης* est lui-même tardivement attesté (Galen., Athen.) et peut provenir du latin. Le terme générique ancien est *fungus*. — M. L. 1193 ; v. h. a. *bōli*, all. *Pilz*.

Dérivé : *bōlētar*, *-aris* n. (*bō*, *Anthol.* 153, 3) : vase à cuire les champignons.

*bōlōna*, *-ae* m. : marchand de poisson (Arnob., Don., et Gloss.). Sans doute latinisation d'un mot grec dérivé de *βόλων* et de *νετεῖσθαι*. Formation populaire en *-a*.

*bolus*, *-i* m. : jet ; coup de dé ; coup de filet. Par suite : profit, gain, etc. — Emprunt ancien, populaire et tech-

nique au gr. *βόλος* ; différent de *bōlus* = *βόλων* « boulette » (Marc., *Mul. Chir.*). Cf. le précédent. M. L. 1196.

*bōlōtū*, *-ās*, *-āre* : *stercus ēgerere*. Mot de la *Mulom. Chiron.*, sans doute tiré de *βόλτων*. Dérivé : *bōlōtātō*.

*bombus*, *-i* m. : bourdonnement, bruit. Emprunt ancien (déjà dans Ennius) au grec *βόμβος*. M. L. 1199 ; cf. *bombax*. Onomatopée fréquente.

Dérivés et composés : *bombō*, *-ōnis* m. : bourdon (Gloss.) ; *bombisonus* ; *bombiō*, *-is* ; *bombiū* ; *bombiō*, *-ātō* (P. F. 27, 12) ; *bombiō*, *-is* ; *bombiō*, *-ās* ; *bombiō* ; *bombiō* ; *bombiō*, *-ās*, etc., attestés tous à basse époque.

*bombyx*, *-icis* m. (*bombix*, *bumbix*, *bumbicus* ; *bambix*) : ver à soie. Emprunt au gr. *βούμβος*, rapproché par l'étymologie populaire de *bombus*, cf. CGL II 570, 21, *bombix* ; *υερμίς qui a sono uocis nomen accepit* ; de là : *bombiū* « cocon » (Eustath.). Les formes romanes remontent à *bombix*, *bombax*, attesté seulement dans la langue écrite comme interjection empruntée, gr. *βούμβη*, M. L. 1202 et 1200, *bombyceus*, et aussi à \**bambāx*, gr. tardif *βαμβαξ*, supposé par la forme *bambacis* des gloses : *lanae similes flores arborum* ; cf. M. L. 923.

*bonus*, *-a*, *-um* (de *duenos*, *duonus*, formes encore attestées à l'époque archaïque cf. *Thes.* II 2079, 24 sqq.) : bon. Le comparatif et le superlatif sont empruntés à d'autres racines : *melior*, *optimus*. Le sens est proche de celui de « brave », comme pour gr. *ἀγαθός* ; il y a quelques traces de cet emploi, cf. *Brut. ap. Cic.*, *Epist.* 11, 9, 1, *multae et bonae et firmae... legiones* ; *Serv.*, *Ae.* 1, 195, *bonum etiam pro forti dicū Saltustius*. Souvent employé dans des formules de politesse : *uir bonus*, *bone uir* (= *Ὄντας*). Synonyme familier de *magnum*, dans *bona pars*, *senectis bona*, etc. Subst *boni* = *οἰ ἀγαθός* ; *bonum* = *τὸ ἀγαθὸν* ; *bona* = *τὰ ἀγαθὰ* ; d'où *bonuscula* d'après *μινυσκula* à basse époque (Cod. Theod., Sid.). *Bonus* s'oppose à *malus*. Ancien, usuel, classique. *Panroman.* M. L. 1208. Irl. *bon*. B. W. *bon* et *bien*.

Dérivés : *boniūs*, M. L. 1206 ; et en lat. pop. *bonātus* : *bonasse* (Pétr. 74).  
Adverb : *bene* : bien (avec *e* final abrégé, dans un mot semi-accessoire, en vertu de la loi des mots iambiques ; cf. *malē*). Dans la langue familiale, s'emploie avec un adjectif ou un adverbe pour en renforcer le sens d' « utilité, valeur suffisante » qu'a *bonus*, on est amené à rapprocher got. *taujan* « τοτεῖν, πράσσειν », *tewa* « ordre », gr. *δέκανος*, et sans doute véd. *dūāvah* (gén. *divāsah*) « hommage », *duwasīyā* « il rend hommage », ce dernier mot indiquant un emploi religieux ; le terme paraît, en effet, avoir servi dans la langue religieuse : *di bont* (comme *Iuppiter optimus*). Le lien avec lat. *beāre* (de \**dweyō?*), qu'on a supposé, est, en tout cas, lâche.

*bōd*, *-ās*, *-āre* (bount d'après *sonunt*, Pacuv., Varr.) : i. e. *clamare a Graeco descendit*, P. F. 27, 14. Verbe archaïque et poétique, emprunté au gr. *βοῦ*, quoique l'étymologie populaire l'ait fait dériver à *boun mugūtibus*, cf. Varr., L. L. 7, 104 ; Non. 79, 5 ; et la glose *boatus* : *uox plena siue mugitus boum*, CGL IV 26, 37. Une forme *bouantes* est aussi citée, cf. *boa* et *boua*. Le composé poétique *rebōd* est attesté à partir de Lucrèze.

*bōrēas*, *-ae* m. : vent du nord et région d'où souffle

cf. M. L. 1032 ; en outre, *bene* a servi à former des juxtaposés, dont peu à peu les éléments se sont soudés, qui souvent traduisent des composés grecs en *εύ*, e. g. *bene-nūtiō* = *εὐχγελλούμα*, *beneleñia* = *εὐάδλα*, *bene-placē* = *εὐδόκα*, *beneſentīō* = *εὐνοῶ*, *benevolēns* = *εὐφρων*, *εὐνοε*, *beneñorius* doublet de *bōnememorius* (époque chrétienne, avec influence de *mōs* et de *mōrī*). La soudure est souvent récente et s'est faite dans la langue de l'Eglise, ainsi pour *benedicō* = *εὐλόγω* (qui sert à traduire hébr. *brk* et en a pris le sens), *benedicō* = *εὐλογία*, cf. M. L. 1029, 1030, irl. *bandachaim*, *bendacht* ; britt. *bendigo*, *bendih* ; *benefaciō* = *εὐποιῶ*, *benefactum*, *benefactor*, cf. M. L. 1031, en face des formes anciennes à apophonie *benificus*, *-ficiūm*. Cf. aussi M. L. 1205 a, \**bonificare*, britt. *benffyg*.

De *bonus* existe un diminutif familier, employé à toutes les époques : *bellus*, de \**dwenolos*, dont la parenté avec *bonus* avait déjà été reconnue par Priscien, GLK II 80, 7. *Bellus* s'est d'abord employé des femmes et des enfants. Dans la langue classique ne se dit des hommes qu'ironiquement : « bellot, joli ». Le rapport avec *bonus* apparaît encore dans certains emplois, e. g. Varr., Mén. 541, *in quo (testamenti genere) Graeci belliores quam Romani*, où Non. 77, 23 glose *belliores* par *metiores* ; Pétr. 42, *homo bellus tam bonus Chrysanthus* ; et dans l'expression *belle habēre* (fréquent, cf. *Thes.* II 1859, 16 sqq.), etc. En raison de son caractère affectif, *bellus* tend, dans la langue populaire, à remplacer *pubcher*, qu'il a supplantié dans les langues romanes, concurremment avec *formōsus* ; cf. M. L. 1027. B. W. *beau*. En littérature, traduit le gr. *κομψός*.

Dérivés : *belle* ; *bellāria*, *-ōrum* n. pl. : friandises ; *bellārius* ; *bellūdus* ; *bellūlē* ; *bellūlēdō* (attesté par P. F. 32, 5) ; *bellālūlus* (Plt., Cas. 254) ; cf. fr. *belette*, qui a éliminé *mustēla* (B. W. sous *beau*). Pas d'exemple de *\*bellītēs*. Cf. aussi *bellīs*, *bellis*.

Les langues romanes ont isolé *bonus*, *bene* et *bellus*, qui étaient étroitement liés en latin et qui sont devenus trois mots distincts : fr. *bon*, *bien*, *beau*.

La forme *\*dwenos* sur laquelle repose *bonus* ne se retrouve pas ailleurs. Tout ce que l'on peut essayer d'expliquer, c'est un élément radical \**du-*. Si l'on note que *melior* (cf. gr. *μέλιτης*) et *optumus* (v. *ops*) servent de comparatif et de superlatif, et si l'on tient compte du sens d' « utilité, valeur suffisante » qu'a *bonus*, on est amené à rapprocher got. *taujan* « τοτεῖν, πράσσειν », *tewa* « ordre », gr. *δέκανος*, et sans doute véd. *dūāvah* (gén. *divāsah*) « hommage », *duwasīyā* « il rend hommage », ce dernier mot indiquant un emploi religieux ; le terme paraît, en effet, avoir servi dans la langue religieuse : *di bont* (comme *Iuppiter optimus*). Le lien avec lat. *beāre* (de \**dweyō?*), qu'on a supposé, est, en tout cas, lâche.

*bōd*, *-ās*, *-āre* (bount d'après *sonunt*, Pacuv., Varr.) : i. e. *clamare a Graeco descendit*, P. F. 27, 14. Verbe archaïque et poétique, emprunté au gr. *βοῦ*, quoique l'étymologie populaire l'ait fait dériver à *boun mugūtibus*, cf. Varr., L. L. 7, 104 ; Non. 79, 5 ; et la glose *boatus* : *uox plena siue mugitus boum*, CGL IV 26, 37. Une forme *bouantes* est aussi citée, cf. *boa* et *boua*. Le composé poétique *rebōd* est attesté à partir de Lucrèze.

*bōrēas*, *-ae* m. : vent du nord et région d'où souffle

ce vent, nord, cf. *auster*. Emprunt au gr. *βορέας* (= lat. *aquilo*). En dehors de la langue poétique, où il est fréquent, le mot a dû être usité dans la langue des marins, et il a passé dans les langues romanes, M. L. 1219. Les dérivés latins sont *borealis* (formé d'après *australis*), d'où *īl. boreata*, et *boreicus* (Prisc.).

**borrīō, -īs, -īre** (d. λ. *Apul.*) : bruire, en parlant des fourmis. Cf. *borrīū* : *uoce eleuat*, CGL V 563, 33 ; et M. L. 1250.

**bōs, bouis** m. f. : 1<sup>e</sup> bœuf. Terme générique ; en tant que tel, anciennement de deux genres, comme *ovis*, *agnus* ; cf. *Varr.*, L. L. 6, 15, *bos forda, quae fert in uentre* ; R. R. 2, 117, *quod... feminis bubus* (opp. à *tauris*) *demitur*, et l'expression *lūca bōs* ; on trouve de même *bōs mās* dans les inscriptions et dans les *Scriptores rerum rusticarum* ; — 2<sup>e</sup> poisson (sorte de râie cornue) ; — 3<sup>e</sup> *b. marīnus*, cétacé, autre nom du phoque, cf. de St-Denis, *R. Ph.* 1944, p. 155, n. 1.

La forme *bōs* est isolée en latin ; aussi la déclinaison n'en est pas fixée d'une manière rigoureuse : le datif ablatif pluriel est *bōbus* ou *būbus*. En outre, un nominatif *bouis* recréé sur *bouem* a tendu de bonne heure à se substituer à *bōs*, cf. *Thes.* II 2135, 58 sqq., pour normaliser la flexion ; le génitif pluriel *bouerum* signalé par *Varron* à côté de *Iouerum*, L. L. 8, 74, est dû peut-être à l'influence des génitifs en *-ārum*, *-ōrum*. Cf. toutefois, *anser*. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1225.

Les dérivés sont en *bou-* ou *bā(b)* : *bo(u)ārius* : de bœuf, *Forum boārium* ; *boārius* : bœvier, M. L. 1180, *-a lappa* : bardane? Plin. 26, 106 ; *bouātim* adv. ; *bouile* n. : étable à bœufs, forme à laquelle *Varr.* préfère *bubile*, cf. *Charis.*, GLK I 104, 28, M. L. 1246, irl. *bubile*, *bouīus* : de bœuf, M. L. 1247 ; *bouillus* ; *Bouillae*, *-ārum* et *Bouīus*, *Bouīānus*, *Bouīānum*, osque *Būvaianūd* « ad Bouīānum », cf. encore M. L. 1244, *\*bōvāce*, et *boēstres*, 1245 ; *būbulus*, M. L. 1356 ; *oū būbulum* « saucisse de bœuf », *būbella*, cf. *bōbēla* xptō *βούβηλα*, Hés. ; *būbulīus* ; *būbulārius* ; *Būbōna* nom de déesse (cf. *Bellōna*), cité par St Aug., Ciu. D. 4, 24 ; *būbēliū fūdi* boum causea celebrati » (Plin.) ; *būbulus* (avec un ū en face de *būbulus* et des autres dérivés en *bū-* comme dans *būcerda*, cf. *sūcerda*) : bœvier. D'où *bubulētor*, *āris* (iō, *Varr.*). L'it. *bifolco* suppose un doublet dialectal *\*būfuleus*, M. L. 1355. — *būcētū* : pâture pour bœufs (cf. *porcūlētū*) ; formation analogique d'après les dérivés de noms d'arbres en *-ētū* du type *iuncētū* (analyse faussement *iun-cētū*), etc. ; *būcula* (bū-) : génisse (le masculin *būculus* est très rare et tardif), M. L. 1370, d'où *beugler* ; germ. : m. h. a. *buckel* ; irl. *bugul*. Composés : *bouicidium* (Sol.) et *būcaeda*, *būcida* ; *būsequa* m. : bœvuer (tardif; Apul., Sid.). La langue littéraire a emprunté, en outre, beaucoup de composés grecs du type *būcerus* (= *βούρεως*), etc. V. aussi B. W. *būgrane*.

\**bostar*, n. ? : mot de gloss. = *bouile*. Cf. esp. *bostar*, port. *bostal*, M. L. 1228. Le nom propre *Bostar* est purique.

La comparaison avec les noms du bœuf dans les autres langues indo-européennes montre que *bōs* représente un ancien \**ǵ̥-bōs*, qui normalement serait devenu en latin de Rome \**uōs* (cf. *ueniō*). La forme *bōs* présente

un traitement dialectal de \**ǵ̥-bōs* > *b-*, attesté en osco-ombrien, et qui a dû exister aussi dans certains parlers ruraux du Latin ; c'est de ces parlers que le mot a été introduit à Rome. L'importance de l'élevage des bovins explique cet emprunt, dont l'extension a pu être favorisée en partie parce que *bouis*, *bouem*, etc., évitaient la répétition de *oū* qui aurait eu lieu dans\**uōis*, etc. — Le mot indo-européen qui représente *bōs* désignait l'animal d'espèce bovine sans acception de sexe. Le nominatif *bōs* est fait sur un accusatif \**ǵ̥-bōm* qui est conservé dans ombr. *bum* « *bouem* » et qui répond à véd. *gām*, dor. hom. *βōv*, v. sax. *kō* (cf. *dīes* fait sur *diem*). Les formes du type du génitif *bouis*, ablatif *boue* (d'où l'accusatif *bouem* fait en latin) répondent à gr. *βoōs* (*βoūç*), véd. *gāvī* (loc.). L'ancien nominatif, skr. *gāvī*, gr. *βoūç*, n'est pas conservé en latin. Comme le troupeau se compose essentiellement de vaches, le mot a souvent passé au sens de « vache » ; ainsi, outre le germanique (all. *kuh*), dans irl. *bō*, lette *guōos*, arm. *kov*. En latin, l'importance prise par *uacca* a déterminé une orientation différente. V. sl. *goēdo* a, au contraire, une valeur générale et désigne le « bovin ». — Le *bō* de *bōbulus* peut répondre à skr. *gu-*, par exemple dans *cata-gu-* « qui a cent bœufs » ; cf. toutefois *sibulcus*, s. u. *ūs*. Le second élément du composé est généralement considéré comme correspondant au gr. *φoλλoκō* doublet de *φoλλāx* « gardeien ». V. *bū*.

\**botontini*, *botontōnēs* m. pl. : sorte de borne, fait d'un tas de terre ; cf. *Grom.* 308, 3, *monticellos plan-tauimus de terra, quos botontinos appellauimus*. Unique-ment dans les Gromatici. C'est sans doute l'adjectif substantivé *Butonīnus* (*Botonīnus*, Lib. col. II, p. 262, 9), dérivé de *Butonī*, *Butonītum*, ville d'Apulie (Bitonito).

\**botrax* : autre nom du lézard d'après *Isid.* 12, 4, 34 et 35. Sans doute à rapprocher de *βoρpoxōc*, doublet de *βoρpoxōc*. Sur les différentes formes du mot en latin v. Sofer, p. 103 et 175.

**botrus** (*botrus*) : grappe, de raisin = *ūua*. Emprunt au gr. *βoρpoxōc*, qui a pénétré dans le bas latin par l'intermédiaire de la langue de l'Eglise, où le mot est fréquent dans des expressions imagées, e. g. Ps. Orig., Tract. 6, 73, 15, *Christus botrus ūuas est appellatus*. Il a existé dans la langue parlée une forme *bōs* (*būrō, botruō*) ; ūuas blâmée par l'appendix Probi, GLK V 19 22, 22, *ut putas non butro* ; cf. aussi Cledon., GLK V 35, 26. De là : *botrōnātim* (Chiron.), *botrōnātūs*, *-ūs* (Tert. Itala) ; à *botrus* remonte *botruōs*, dont un doublet *botrōs* est dans Isidore. A côté de l'italien *botro*, les formes sardes log. *budrone*, campid. *gurdoni*, le prov. *buiru* représentent la forme vulgaire *botrō*. M. L. s. u. 1238.

**botulus**, -i m. : boudin, cf. Tert., Apol. 9, *botulos...* *cruore distensos*. Ancien, usuel. M. L. 1241.

Dérivés : *botellus* (*botellum, butellum*), M. L. 1230 ; B. W. sous *boyau* ; *botulārius*.

Sans doute d'origine non romaine ; cf. *Charis.*, GLK I 94, 14, *ut puta Lucanicum, intellegitur pulmentum vel intestinum, et hic Lucanicus, auditur botulus vel apparatus*. Aulu-Gelle, 16, 7, 11, reproche à Labérius d'avoir

employé *botulus* au lieu du nom proprement latin *far-cimen*.

Probablement emprunté à Posque, ce qui, pour un terme de cuisine, n'est pas surprenant (cf. *popina*) ; un rapprochement avec got. *qipus* « ventre », v. h. a. *quīi* « volua », *quōden* « interior pars coxae », n'est dès lors pas impossible.

*bōna* : v. *boa*.

*bōnātim* : v. *bōs*.

**bōlnor**, *āris* (*botinor*) : = *conūcior*. Très rare (Lucil., gloses), populaire. Forme et sens peu sûrs ; origine inconnue ; *bōlnātōr* (Lucil. qui le joint à *tricōsēs*, et *Gloss.*). Cf. *mūgīnor*, *nātīnor* !

**brāca**, -ae f. (usité surtout au pluriel *brācae*, -drum, avec un doublet *brācēs*, -uns sans doute plus ancien) f. : braise. De là : *brācārius* ; *brācātūs* ; *brācile* (bas latin) : ceinture de moine ou de femme.

Emprunt au gaulois ; cf. Diod. 5, 30, 1, *ἀναξυπί-σιν ἀς τετρων* (scil. *τετράται*) *βράχας προσαρπεδονῶν*. Déjà dans *Lucilius*. M. L. 1252, 1258 ; B. W. *braie* ; 4281, *\*imbrādrēa*. Britt. *bragou*. Mot celto-germanique, dont il existe des formes à géminée : *bracca* ; cf. Hes. *βράκα* ; *άγρεας θράκερι παρά Κέλταις*, v. isl. *brōk* f. « genouillère », etc.

**brac(e)hium** (*bracio*, Lex Repet. CIL I<sup>2</sup> 583, 52) : la géminée est attestée par la quantité longue de la première syllabe et par les emprunts celtiques, cf. *Thes.* s. u.), -i n. : bras, membre de devant (patte, pince, etc.) d'un animal ; se dit également des branches d'un arbre (par rapport au tronc, cf. *palma* et, en inversement, *branca*), d'un bras de mer, etc. Dans la langue de l'Eglise, symbole de puissance, de force (*cf. manus*), d'où le surnom du Christ *bracchium domini*. — Dans la langue vulgaire, sur le nom pluriel s'est formé un singulier féminin *bracia*, cf. *Thes.* II 2156, 53. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1256 ; irl. *brac*, britt. *braich*.

Dérivés : *brachiolū*, M. L. 1255 ; *bracchidilis* m., *bracchidē* n. : bracelet, M. L. 1254, et « poignet » ; *bracchidātūs* : branchu. Composé tardif : *subbrac(e)hia*, -ōrum, synonyme de *ālas* « aisselles » d'après *Isid.* 11, 1, 65. M. L. 3350.

L'emprunt au grec a été vu et expliqué par Festus, cf. P. F. 28, 24, *brachium nos, Graeci dicunt βράχιον, quod deducunt à βράχῳ*, i. e. *breue*, *eo quod ab umbris ad manus breuiores sunt quam a coxis plantae*. Noter le changement de genre (influence de *femur*, *crās*?). Beaucoup de noms de parties du corps sont neutres en latin. Il n'y avait pas de terme indo-européen pour « bras ». *Cubitus*, lui aussi, est sans doute emprunté.

\**bracis* (-eis), -em f. : orge germée, malt. Mot gaulois d'après Plin. 18, 62. Cf. CGL V 616, 26, *braces sunt unde fit cerevisia*. M. L. 1253 ; et 1257, *\*braciāre*. B. W. sous *brasser*.

**bractor**, -īris, -īri : un seul exemple dans Fulg., Aet. mund., p. 162, 17, *rex potando lassatur, calore torretur, bractatur mero*. De là *bracīmentum*, -i du même auteur. Cf. *imbractum*.

**brādō**, -ōnis m. : jambon. Mot germanique : v. h. a.

*brato* « mollet », *brāt* « viande », venu peut-être par le gaulois ; un seul exemple dans Anthim. M. L. 1259.

**branca**, -ae f. : patte. Mot très rare et tardif ; Gromatici (deux exemples), Aug., Serm. (un exemple). M. L. 1271 (fr. *branche*). Passé en germ. *branka* « Franke » et en irl. *braice*. Mot gaulois?

**brandium**, -In. (*pran-*) : voile pour couvrir les reliques (Greg. M.). Emprunt au gr. *πράθιον*, d'origine inconnue.

\**brāsās* : *carbōnēs*, CGL III 598, 7. Germanique. M. L. 1276 ; B. W. *braise*.

**brassica**, -ae f. : chou. Cf. Hes., *βράσην* *χράμην*, *τραχύται*. C'est le terme ancien ; *caulis* (*cōlis*) n'a signifié « chou » que par métonymie. Caton n'emploie dans ce sens que *brassica*. On disait *brassicae cōliculus* (Cat., Agr. 158, 1) ou *brassicae cōlis* (Colum. 6, 6, 1 ; Priap. 51, 14), d'où simplement *cōlis*, *cōliculus* qui ont fini par détrôner *brassica*. Ce dernier n'est attesté qu'en italien et en sicilien, cf. M. L. 1278, mais passé en irl. *braisse*, en gall. *bresych*, en serbe *brōška*. Sans étymologie.

**brattēa**, -ae (*brattia*, *bractea*) f. : feuille de métal, surtout d'or. Isid., Or. 16, 18, 2, *bractea dicitur tenuissima lamina auri*, ἀπὸ τοῦ βραχετοῦ, qui est δρυματοτοῦ crepitandi, ἀπὸ τοῦ βράχεων lamina. Terme technique sans doute emprunté. Attesté depuis Lucrèze. De là : *brattēlīs* (Prud.) ; *brattētūs* ; et *brattēola*, -olītūs ; *bratiāriūs* : batteur d'or ; *bractēoli*, *ornamenta equorum quae dicuntur gagelli*, CGL V 616, 30 ; *imbrattēs*, -as (Amm.). Origine inconnue ; la forme *bractea* est due à une fausse étymologie.

\**bratus*, -If. : sorte de cyprès d'Asie, décrit par Plin. 12, 78. Mot étranger (sémitaire), non entré dans la langue.

**bregma** (*brecma*, *brecia*) n. : *⟨oliuāe⟩ semina cassa in ināia, quod uocant bregma, sic Indorum lingua significante mortuū* (Plin. 12, 27). Mot étranger, comme on voit. V. Ernout, éd. de Pline, s. u.

**breuis**, -e adj. (déjà rapproché de gr. *βροχός* par les anciens, cf. P. F. 28, 18) : bref, court (dans le temps comme dans l'espace), opposé à *longus*. En grammaire et en rhétorique, *breuis* subst. désigne « la brève » ; dans la langue du droit, *breuis* m. (sc. *libellus*) « liste, agenda » ; aussi *breue* n., cf. fr. « un bref » (d'où *breuigerulus*) ; cf. all. *Brief*, angl. *brief*.

*Breuis* s'emploie parfois par opposition à *lātūs*, *pro-fundus* ; mais ces emplois sont rares et non classiques. Cf. toutefois *breuis* « bas-fonds », sans doute d'après gr. *βρόχα*. De même, *breuis* est quelquefois synonyme de *parvus*, propre et figuré. Ancien, usuel. M. L. 1291 ; irl. *brei*.

Dérivés : *breuītās*, *breuītās*, *breuīculūs* ; *breuīō*, -ōs et *abbreūō* : abréger, M. L. 14 ; *breuīdīrūm*, d'où *breuīdīrūm*, sur l'origine duquel cf. Sén., Ep. 39, 1, *ratio...* *quae nūc uolgo breuīariūm dicitur, oīm cum latīne loquērūm, sumnariūm uocabatur*. M. L. 1289. Composés grammaticaux correspondant à des termes grecs : *amphi-*, *bi-*, *per-*, *sub-*, *tri-breuis* ; *breuīloquīs*

(-quus), *-loquēns*, *-loquium*, *-loquentia* = βραχυλόγος, -λογία.

Le est conservé devant \*-ghw- ancien comme dans *leuis*. — Le rapprochement avec βραχύς ne va pas sans difficultés : βραχύς est inséparable de av. *marzu-* « court » et de got. *ga-maurjan* « raccourcir » ; le βρ- y repose sur \*mr- ; il faudrait donc poser que \*mr- passe à br- en latin, au moins quand une sonore intérieure conduit à une assimilation de sonorité, comme dans *barba*.

V. *brūma*.

**bria**, -ae f. : *Charis*, GLK I 83, 6, *bria... uas uinarium dicitur, unde hebrius et hebria dicitur, hebriosusque et hebrosa*. Un exemple dans *Arnobe* 7, 29. Le rapport imaginé entre *bria* et *ēbrius* n'est qu'une étymologie populaire.

\***brīeumus** (-um?; *brīginus*, Gl.) : armoise (Marcell.). Mot gaulois.

\***brīdūm** : plat à rôtir (Anthim.). Mot germanique. Cf. M. L. 1294 a, \**brīdila*.

\***brigantes** : *Marcellus*, Med. 8, 127, *sive uermiculos habeant aut brigantes, qui cilia arare et exulcerare solent*. Gaulois? M. L. 1294 b.

**brīsa**, -ae f. : marc de raisin (Colum., Gl.). Sans doute latinisation de τά βρύτα βρύτα, thrace? Cf. *defrutum*. M. L. 1307. Semble sans rapport avec le mot suivant.

\***brīsō**, -ās : fouler aux pieds; *Brisaeus pater Liber cognominatus... uidetur ab uua quia uiuam inuenerit et expresserit pedibus (brisare enim dicitur exprimere)*, Scol. Pers. 1, 26.

Dérivé : *brīsīs* : *fragilis*, Scol. Hor. Carm. 3, 23, 16. Mot sans doute gaulois ; cf. v. irl. *brisim*. Roman : *fr. briser*, M. L. 1306 et 1310; B. W. s. u.

**britannica**, -ao f. : plante mal déterminée (Plin. 25, 20). Féminin de l'adjectif dérivé de *Britannia*. V. André, *Lex.*, s. u.

\***brittanēum** (*britanium*) : *deambulatorium marmoratum* (Gloss.). Déformation de *pytaneum*?

\***brittia** (*britia*) : *cressa* (= all. Kressc), λαφύλος (Gloss.). V. André, s. u.

\***brittols** (-ula), -ae f. : *cēpa minūta*. Mot de glossaire auquel remontent quelques formes romanes ; cf. M. L. 1315. Le sens de « porrum sectivum » (all. Schnittlauch) que le mot a en latin médiéval suggère un rapprochement avec v. sl. *brītī* « couper ».

\***broccis** f. : broc, sorte de vase. Transcription du gr. βρόγχος, attestée sous la forme *brocc* sur les poteries de la Graufesenque, plutôt que lat. *broccus* substantivé. Voir B. W. s. u.; M. L. 1920, \**brocca*.

**broccus**, -a, -um (*brochus*) : Non. 25, 22, *brocci (brocni codd.) sunt producto ore et dentibus prominentibus*. Varron applique l'épithète aux dents elles-mêmes, *dentes brocchi*. De là, *brocc(h)iās*. L'adjectif a fourni de nombreux surnoms : *Broccus* (cf. *Labeō*), *Brocc(h)ius*, -iānus, -ina, -illa, -iōs. I

Adjectif de forme populaire, à gémination expressive, pour désigner une disformité (cf. *flaccus*, *maccus*, *lip-*

*pus*). Sans étymologie claire. Cf. irl. *brocc* « blaireau », Panroman, sauf roumain. M. L. 1319; B. W. sous *broche*.

**brōmās**, -I m. : odeur fétide ; emprunt bas latin au gr. βρόμος, dont le dérivé est de forme latine : *brōmōsus* = βρωμάδης ; cf. aussi *exbrōmō* (-ē) « enlever la mauvaise odeur », Apic., Anthim.; *imbrōmidō*, -ās (Philum.).

\***brūcārius**, -I m. : *Mulom. Chir.* 532, *spongiam mollem aut peneclum super alligato et uino bono ocularem aut brucarium equestrem imponito ne alligatura cadat*. — Bücheler fait dériver le mot de βρύογχος « chenille, sauterelle » (emprunté en bas latin), cf. M. L. 1332, et compare κωνκετέον et *culicāre* « moustiquaire »?

**brūma**, -ae f. : proprement le jour le plus court de l'année, *dicta bruma quod breuissimus tunc dies est*, Varr., L. L. 6, 8, et P. F. 28, 22; solstice d'hiver, cf. Varr., ibid., *a bruma ad brumam*; *a bruma ad solstitium*. D'où « époque du solstice, de l'hiver » (poétique en ce sens). — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1335; B. W. *brume*, *embrun*.

Dérivés : *brūnālis* ; et dans les gloses *brūmōsus*, *brūmāris*, d'où *brūmāria* : leontopodium (Ps. Ap., Vég.); *brūmāria* : *rōsina* (de rōs) *pluuiia* (Gl.).

*Brūma* est sans doute le féminin d'un ancien superlatif de *breuis*, \**breuimus*, cf. pour le suffixe *im*, *summus*, etc.

**brūma** : emprunt tardif au gr. βρόμα dont dérivent l'adjectif attesté dans les gloses *imbrumati*, i.e. *incibati*, et peut-être *brūmāticus* « fastidiōsus cibi », *imbrūnāri*, même sens ; cf. Isid. 5, 35, 6 (qui confond le mot avec *brūma* « hiver »). V. Sofer, p. 35.

\***brūnchus** : *wrot*, CGL V 347, 54; *wrot*, 403, 71, « groin ». Gr. βρύχος? Campid. *brunku*; M. L. 1336.

\***brūnda** : *caput ceruī* (Isid.). Mot étranger ; illyrien ou messapien, cf. βρέντιον dans Strabon VI 282. V. Sofer, p. 37. I

\***brūnus** : *furūs* (Gl. Reichenau). Germanique semble avoir pénétré en latin vulgaire avant l'an 400; cf. Brüch, *D. Einfluss d. germ. Spr. auf das Vulgärlat.*, p. 87, et Sofer, p. 68. M. L. 1340; B. W. *brūn*.

\***brūscum**, -I n. : noeud de l'érable, érable moucheté. Attesté dans Plin : les gloses ont aussi une forme *brūsum*; cf. *rūscus*, *rūscum* et *rustum*. Mot étranger, peut-être céltique? *Brūscus* est un nom propre celte. M. L. 1342; B. W. sous *brosse*. Le frioul. *brusk* « furoncle » présente le même développement de sens que dans *fūrunculus*. Cf. *molluscum*.

**brūscus** : v. *rūscus*.

\***brūtes** (i.e. *brūtis* avec e pour I; *brūta*, comme *nepta*) : -is f. : bru; cf. CGL V 314, 32, *nurus*, *brūta*. Mot germanique, qu'on trouve dans les gloses et dans les inscriptions tardives de Norique et de Mésie. M. L. 1345; B. W. sous *bru*.

**brūtus**, -a, -um : lourd, au sens physique, encore attesté dans Lucr. 6, 105, et que connaît Festus, *brutum antiqui grauem dicebant*, P. F. 28, 23. Mais surtout employé au sens moral « lourd d'esprit, stupide », joint souvent à *animal*, d'où *brūta*, -ōrum. *Brūtus* est fréquent comme prénom plébien ; *Brūtulus* est osque.

*brūtēscō et obbrūtēscō*, -is, cf. P. F. 201, 29, *obbrutuit* : *obstupuit a bruto quod antiqui pro graui, interdum pro stupido dixerunt. Afranius* (426) : *non possum uerbū facere, obbrutui*. — Attesté depuis Naevius ; mais manque dans Plt., Tér., Catul., Cés., Vg., Ov., Mart., Tac., Suét. et dans les discours de Cicéron ; fréquent dans la langue de l'Église. — Formes savantes dans les langues romanes. M. L. 1348.

Mot populaire, d'origine sans doute osque, avec b issu de g-. On peut dès lors rapprocher lette *grūts* « lourd » et le groupe de *grauis*.

**bu**, **buia**, -ae : mots enfantins pour demander à boire, cf. P. F. 96, 30; Non. 81, 1; de là *uīnibua* (Lucil.) = olorotūc.

**būbalus**, -I (būfalus et būfali, Ven. Fort. Carm. 7, 4. 21) m. : gazelle, buffle. M. L. 1351; irl. *buaball*, britt. *buall*. Emprunt au gr. βούβαλος, βούβαλις.

**būble** : v. bōs.

**būbinō**, -ās, -āre : -re *menstruo mulierum sanguine inquinare*, P. F. 29, 1; de là Gloss. Plac. 8, 8, *būbinārium* n. : *sanguis qui mulieribus menstruus (-is codd.) uenit*; composé *inbūbinō* dans Lucilius.

Si l'on admet que le b intérieur est, comme il arrive dans des mots ainsi attestés, une graphie de u, il est possible de tenir le mot pour emprunté à l'osco-ombrien et de rapprocher v. sl. *govno* « ordure », skr. *gūthah*, *gūtham*, arm. *ku* (même sens).

\***būbla** ? : *flood* (= Flüt), CGL V 404, 35. Lire sans doute : *būbla*, *food*. Cf. *būbula*.

\***bu(b)leum** : *est gēnūs quoddam uini*, P. F. 29, 21. Lire peut-être, avec Turnèbe, *byblinum*, cf. gr. βιβλίον οίνος.

**būbō**, -ōnis (dial. būfō, būfus, -i) m. (et f.), hibou, chahuant. Varr., L. L. 5, 75, *pleraeque [aues]... ab suis uocibus... upupa... bubo*. — M. L. 1352.

Dérivé : *būbūlō*, -ās (*bubulō*; cf. *iubulō*, *ululō*), M. L. 1354. Cf. *gūfō* et *būfō*.

Onomatopée. On a de même gr. βοά, βούχα, pers. būm, et sans mutation consonantique, arm. *bu*. — V. aussi *būtē*.

**būbō**, -ōnis m. : tumeur, chancre. Emprunt au gr. βούθων ; de là *būbōnācium* (Chiron).

**būbuleus**, **būbulus** : v. bōs.

\***būcar** : *genus est uasis*, P. F. 32, 20. Emprunt au gr. βούκερως? Cf., pour la finale *calpar*.

**būcca**, -ae f. : bouche ; synonyme familier de bōs. Employé au pluriel, désigne surtout les joues, les mâchoires, cf. Plt., Sti. 724, *suffla... buccas*; c'est aussi le sens du diminutif *būcculae*, et les gloses l'expliquent correctement par γνάθος, *genae*, *maxillae*. 2<sup>e</sup> bouchée. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1357; B. W. s. u.; irl. *bocca*, britt. *boch*, *bogail*, gr. mod. *boukla*.

Dérivés : *buccula* f. : 1<sup>e</sup> bouchée ; joues (au pluriel); 2<sup>e</sup> mentonnière de casque et tout objet en forme de joue : boucle, bosse de bouclier, tringle de catapulte ; tumeur (du cheval); (b. lat.) sorte de vase (= *bucculare*, -is), M. L. 1364; *bucculentus* (Plt.),

**buccōs** (Gloss.) : *joufli*; **buccella** (b. lat.) : 1<sup>e</sup> bouche, miette ; 2<sup>e</sup> petit pain, M. L. 1359, 1360 (cf. 1358, \**buccāta*); **buccellāgo** (Plin. Val.); **buccellārius (-ris)** : synonyme tardif de *satelles* « a buccellis uel buccellato appellatus » (Thes.). Cf. *buccellātūm* : biscuit, pain de munition, M. L. 1361; (b.)*buccellātārii*, -tūri, -tōri, sans doute ancien mot de la comédie, conservé par les gloses, qui le traduisent par *parasitūlī*; *buccō*, -ōnis m. (et *buccus*) : grande bouche, bavard, sot ; de là : *buccō*, -ās (Gloss.), bavarder, M. L. 1363. — \**imbuccāre*, M. L. 4285.

Composés : *buccifer*, *dūribuccius*, *dēbuccellātūs*, tous rares et tardifs ; *āribux*, v. *āter*.

Il se peut que *bucca* soit d'origine celtique et se soit substitué dans la langue populaire à bōs et à *gena* comme étant plus expressif ; cf. *beccus*, celtique lui aussi. *Buccus*, *Buccō*, *Buccīo* sont des noms celtiques ; cf. aussi *Buccīātūs* (*ūtēs*) = Boissy, et *Buccelenus dux Francorum*; *Buccioualdus*, évêque de Verdun, cf. Greg. Tur. 9, 23 : *Buccioualdus... ferebant enim hunc esse superbūm, et ob hoc a nonnullis buccus ualidus uocabatur*.

Sans correspondant sur hors du latin.!

**būcerus**, **būcerius**, -a, -um : aux cornes de bœuf. Transcription du gr. βούκερως, βούκερας, attesté depuis Lucrèce.

**būcētūm** : v. bōs.

**būcīna**, -ae f. : trompette ; Vég., Mil. 3, 5, *tuba quae directa est appellatur, bucinē quae in semet aereo circulo flectitur* — Ancien, usuel. Les langues romanes attestent *būcīna* et *būcīna* (ce dernier, sans doute, d'après les adjectifs en -inus, *uaccīnus*), M. L. 1368; britt. *begin*, germ. v. h. a. *būchīne*. — *būcīnum* m. : joueur de trompette (forme vulgaire pour \**būcēnū*). — *būcīnum* : 1<sup>e</sup> son de trompette, trompette ; 2<sup>e</sup> coquillage, pourpre. Dénominatif : *būcīnō*, -ās, M. L. 1369 (et dē-, dī-*būcīnō*), *būcīnātōr*. Cf. aussi M. L. 1365, \**bucellum*, v. h. a. *buhhīla*.

Mot italien (gr. βούκένη est d'origine latine). Sans doute composé de *bou* et -*cana* (Cuny, Mél. F. de Sausse, p. 109 sqq.).

**būcula** : v. bōs.

**būda**, -ae f. : ulve, herbe des marais. Cf. Claud. Don. L. 2, 135, *uluan... quam uolgo budam appellant*. M. L. 1371. V. André, *Lex.*, s. u.

\***būdāna** ? : i.-c. *lingua bubula*, CGL III 553, 59 (618, 8, *budama*). Autre nom, sans doute, de la buglosse, plante.

\***būfa**, **būfus** ? : βούρηστης dans Diosc. 1, 50, *bibītis cant(h)aridis aut būfis poto additum (melinum succūrīt)*, où le texte grec porte, 1, 55, πίνεται δὲ πρὸς ταῦπας, βούρηστεις. — *būfō*, -ōnis m. : *ranā terrestris nimiae magnitudinis* (Serv., G. I 184); 2<sup>e</sup> *sorex silvestris*, ἀρνηταῖς μῆτραις, βούρηστεις, ταῦπας.

Mot dialectal, comme le montre la préservation de l'intervocalique. Ce mot a dû désigner deux animaux différents. Cf. *būbō* et le mot précédent. — Onomatopée.

\***būgillō**, -ōnis m. : bouillon blanc (Marcellus). Mot gaulois d'après Bertoldi, *Coloniz.*, p. 96, n. 3.

**bulbus**, -I m. : oignon (de plante) ; emprunt ancien au gr. βολβός.

Dérivés : *bulbulus* m. ; *bulbosus*, *bulbaceus*.

**bulga**, -ae f. : *bulgas Galli sacculos sorteos appellant*, P. F. 31, 25 ; puis « ventre, utérus ». Emprunt archaïque, et sans doute familier (Lucilius, Varro ; repris par Tertullien) ; bien représenté dans les langues romanes, fr. *bouge*, M. L. 1382 ; et 9649, \**bulgile*. Cf. irl. *bolg* « valise », *bolgain* « j'enfle ». V. *folli*.

**bulgāð** : v. *uuluāð*.

**bulimus**, -I m. : boulimie. Emprunt fait par la langue médicale au gr. βούλμος, dont ont été formés, à basse époque, les dérivés latins : *būlīmōs*, *būlīmō*, -as et *Būlīmō*, -ōnis.

**bulla**, -ae f. : bulle d'air qui se forme à la surface de l'eau ; puis tout objet en forme de bulle : boule, tête de clou, bouton ; en particulier, bulle d'or ou de cuir que les jeunes Romains portaient au cou et dont l'usage était d'origine étrusque, d'après Festus 430, 7 ; à basse époque, « sceau, bulle ». — Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 1385 ; v. angl. *bula*, irl. *bold*.

Dérivés : *bulātūs* : orné de bulles, de clous, etc. ; *bullā* (tardif) ; *bullō*, -as : bouillonner. M. L. 1386 ; *bulātō* ; les langues romanes attestent aussi \**bulicāre*, M. L. 1388 ; B. W. *bouger*. Cf. peut-être aussi *buluca*, \**buluccia* « prunelle », M. L. 1390-1390 a.

A *bulla* se rattache encore *bulliō*, -is : bouillonner, bouillir. — Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 1389. *Bulliō* est une formation en -iō, comme la plupart des verbes qui désignent un bruit ou un cri : *glōciō*, *grundiō*, *uissiō*, etc. C'est proprement « faire bou(l) », bou(l) !. De là : *ebulliō*, laisser s'échapper en bouillonnant ; *bullitiō* ; *bullesō*, -is, *ebullēscō* et même b. lat. *bullizō* (Chir.) ; *subbulire*, -liōre, M. L. 8351-8350 a.

Mot expressif qui rappelle des mots indiquant une protubérance ronde : gr. βολβός, lit. *būlbū* « pomme de terre », *būmbulas* « noeud dans le fil », skr. *bulih* « pudendum muliebre ».

**būmammus**, -a, -um : hybride formé par Varro sur le gr. βούμαρος (Vg., G. 2, 102), -ōsc. Cf. *būlimus*.

**būra**, -ae f. et *būris*, -is (acc. *būrim*) f. : — *dicuntur pars arati posterior decurviata*. Non. 80, 16. *Būris* est plus fréquent que *būra*, attesté seulement dans Varro. La coexistence du type en -a- et du type en -i- est caractéristique de certains mots rustiques, cf. *rūma* et *rūmis* *caepa* et *caepa*, ou techniques, cf. *prōra* et *prōris*, suspects d'être empruntés ou d'origine dialectale. M. L. 1409. Irl. *bure*, britt. *bor*.

**būrātūm** : *incensum*, CGL V 272, 43. V. *bustum*.

\**būrbālia* : — *intestina maiora*, CGL V 173, 4 ; cf. M. L. 1400.

**būrbūrismus**, -I m. : gargouillement. Très tardif ; de gr. βορβορημός déformé d'après les autres noms de maladies en -ismus.

**burdit** : φυρτικ (φυρτικ, Bücheler), γυαρικ, CGL II 31, 39. V. le suivant.

**burdus**, -I ; *burdō*, -ōnis m. : bardot ; produit du

croisement d'un cheval et d'une ânesse. Les deux formes sont représentées dans les langues romanes, sauf en roumain ; M. L. 1403-1405. Cf. germ. : v. h. a. *burdikhin*.

Dérivés : *burdunculus* m. : 1<sup>o</sup> petit mullet ; 2<sup>o</sup> langue de bœuf, plante (Marcell.) ; *burdōnārius*, *burdōnicus* : mulletier ; *burdātō* : sorte d'impôt ou de prestation (tardif ; Greg. M., Epist., cf. Thes. s. u.) ; et peut-être \**burdiō*, -is, formation plaisante d'après *γραῦδος* « faire le fier », parlant de chevaux ; \**burdīcāre*, M. L. 1402.

S'y rattache peut-être *burdubasta*, qu'on trouve dans Petr. 45, 11, à propos d'un gladiateur décrit : « mullet de bât » ; cf. *bastum*, et gr. φορτοβαστάχτης ?

Le mot n'apparaît que sous l'Empire et doit être emprunté ; *Burdō*, *Burdōnūs*, *Burdōnātūs* semble appartenir à l'onomastique celtique ; d'autre part, la double flexion est aussi en faveur d'une origine celtique.

\**burgus*, -I m. : b. lat. e. g. Vég., Mil. 4, 10, *castellum parvolum quem burgum uocant* ; Oros., Hist. 7, 32, 12, *crebra per limitem habitacula constituta burgos uolgo uocant* (scil. Burgundiones qui inde dicti putantur). M. L. 1407 ; B. W. *bourg*. Irl. *borc*, britt. *borc'h*, *bouch'is*, etc.

Dérivé : *burgārius*.

Mot évidemment germanique ; la glose πόρος, *haec turris*, *burgus*, CGL II 426, 46 ; 570, 24, *burgus*, *turris* est un rapprochement de lettré. V. toutefois E. Penninck, *L'origine hellénique de « burgus »*, Latomus IV, p. 5 sqq.

\**būrīcūs* (-ichus ; *burricus*), -I m. : bourrique, petit cheval ; synonyme de *mannus*. Mot bas latin et vulgaire, cf. Porph., Hor. C. 3, 27, 7, *manni equi dicuntur pusilli quos uolgo buric(h)s uocant*. On trouve aussi dans les gloses la graphie *brunicus*, d'après le germ. *brun*? V. Sofer, p. 68. Les formes romanes remontent à \**burriōcūs*, v. M. L. 1413, et peut-être aussi à \**burrus*. Sans doute emprunté, comme *cabellus*, *canthērius*, *mannus*. Les *Būrī* (βούροι) sont une peuplade de Germanie, cf. Tac., Germ. 43 ; une *expeditiō Burica* est mentionnée CIL III 3975 ; *Buricus* figure comme cognomen CIL X 8059, 36 ; XII 2525 ; VIII 11400 (et 12390?) ; et le sens de *būrīcūs* correspond bien à la description des chevaux germaniques que donne Tacite, Germ. 6. V. B. W. sous *bourrique*.

**burra**, -ae f. (b. lat.) : burre, laine grossière. De là chose grossière ou sans importance. M. L. 1411 ; 1414, \**burriō* ; 1415, \**burrla*. Peut-être féminin substantif (burra sc. lana) de l'adjectif *burrus*? Cf. toutefois *reburrus*. Il est difficile d'y rattacher \**burragō* « bourrache », cf. M. L. 1412 ; B. W. s. u., et *bourgeon*.

**burrus**, -a, -um : roux. Emprunt populaire ancien au gr. πορφός ; v. P. F. s. u. *ballaena* ; et Cic., Or. 160, *Burrum semper Ennius dixit, nunquam Pyrrhum*. Cf. aussi la glose du Pseudo-Placide : *Burrae Vatronias : fatuas ac stupidae, a fabula quadam Vatronis auctoris quam Burra inscripti ; uel a meretricis burra* (Lindsay, Class. Quart. 23, 31). Comme adjetif, le mot n'est plus attesté que dans les gloses, mais il subsiste dans la langue rustique, cf. P. F. 28, 9, *burram dicebant antiqui quod nunc dicimus rufum, unde rusticī burram appellant bucūlam*

comme cognomen dans les Fast. cos. Capitol. de l'an 507 de Rome (247 av. J.-C.). Réuni à *bubō* dans P. F. 29, 12 : *buteo genus auis qui ex eo se alit quod accipitri erupuerit, uastitatisque esse causam his locis que intrauerit, uo bubo, a quo etiam appellatur buteo*. M. L. 1423 ; B. W. s. u.

V. *bubō*.

\**buteo* : *buteonem* (bosteonem var.), *iuuenem*, CGL V 8, 13. Cf. Thes. s. u. Cf. pour le sens gr. πρόρχης ?

**buttis**, -is f. (et *buttia* attesté par les langues romanes, cf. *būris/būra*, M. L. 1427 et 1425) : petit vase. Mot de la basse latinité, peut-être emprunté. Ètr. *puti*? Le gr. αντρίνη, *tarent*, πατρίνη, λατρύνος ή ἄντρος Hes. De là : *būticula*, *būticella* « bouteille », B. W. s. u. ; M. L. 1426 ; germ. : v. angl. *butt* ; celt. : gall. *both*, irl. *putraic* de \**būtericus*.

**buttabuttis** : *Nacius* (com. 131) *pro nugatoriis posuit, hoc est, nullius dignationis*, P. F. 32, 21. Onomatopée ; cf. *buttutti*.

\**buttunāria* (butu-, *butti-*, *buta*) : *eliodoron*, i. *rosa buttunaria*, CGL III 623, 31.

\**buttuttī* : [fluctus quidam < uel > sonus uocis effeminator, ut esse in sacris Anagninorum uocum ueterum interpres dicunt, Charis. GLK I 242.

**būtymūrūm**, -I (buturum ; *butūrum* ; b. lat. *būtūrum*) n. : beurre. Emprunt d'abord dans la langue médicale au gr. βούτυρος. Les formes romanes remontent à *būtymūrūm* et *butūrum*, *butūrum*. M. L. 1429 ; B. W. s. u. ; v. angl. *butter* ; v. h. a. *butera*, etc.

**būxūs**, -I (-ūs) f. et *buxum*, -I n. : buis (arbre ou bois) ; objet de buis, toupee, flûte. M. L. 1430. De même origine que gr. βούξος (cf., pour l'initiale, *burrus*). Sans doute venu, avec l'arbre, d'Asie Mineure. A Πούξος correspond *Buzentum* (= Volcasio) sur la côte de Lucanie.

Dérivés latins : *buzus*, *buzinus*, *buzīsus* ; *buzētūm* ; *buzīfer* ; *buzītērius* ; *buzāns*, -antis (Apul.). De *pyxis* devenu *buzix* provient le v. h. a. *buhra* (cf. *bux*), de l'acc. *buzida* le fr. *botte*, etc., irl. *bugsa*, à côté de *pisoa* (de *pyxida*).

**būssus** (bus-, bis-) : — I f. (et m. on rencontre aussi *bysum* n.) : sorte de lin. Emprunt tardif au gr. βούσος. Dérivé : *bysinus*. M. L. 1432.